

JOIN 1907
26^e ANNÉE
N° 207

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



Reproduction interdite

Collection de M. le Baron H. de Rothschild.

LA RÉCUREUSE

Tableau de CHARDIN

PRIX } 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —



Les
**Pères
Chartreux**

dépossédés
pour la France de
leurs anciennes marques
vendues aux enchères

**ont emporté
leur secret**

et fabriquent à TARRAGONE

*Exiger cette nouvelle bouteille
en demandant la*

"LIQUEUR DES PÈRES CHARTREUX"
ou simplement (TARRAGONE)

"Une Tarragoné"

SERVICE "GOUNOD"

Cristal de Baccarat taillé quatre rangs de facettes.


Service de table, 12 couverts 52 pièces 55 francs.



Adresser les commandes à M. BOURGEOIS, au GRAND DÉPOT, 21, rue Drouot, PARIS,
ou demander le Catalogue spécial des Services de Table, ainsi que les nouvelles
feuilles d'albums coloriées, envoyées franco, contenant les dernières nouveautés.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

LES CAPSULES D' **APIOL** 
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4'50 P. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO
RATÉ. Ph. 5, l'Asage Verdeau, Paris (9)
Dépôts : Bruxelles, Ph. SAINT-MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIS

**GLACIÈRE
DES CHATEAUX**

Produit, en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des glaces,
Sorbets, Vins frappés, etc. par un Sel inoffensif. Prospectus franco.
J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS.
Les contrefacteurs et les vendeurs de contrefaçons
seront poursuivis sans ménagement.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. — Ph. 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

MAISON LALANDE
ANDRÉ AUBRON Successeur
Anciennement DEVOUGE et COLOSIEZ

AMEUBLEMENTS


TAPISSERIES

Installations
d'Appartements
Châteaux
Villas

Plans, Devis
et
Catalogues
sur demande

Ateliers et Magasins
34, rue de Charenton
PARIS

Téléphone : 907.31



Cabinet Louis XVI acajou et bronze doré
Création de la Maison LALANDE

Ameublements
Tapisseries
Décorations
Artistiques

Plans, Devis
et
Catalogues
sur demande

Ateliers et Magasins
34, rue de Charenton
PARIS

Téléphone : 907.31

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
207

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, B^{is} des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JUIN
1907

Les Chroniques du Mois

LES JEUX DE HASARD OU LA DOUCEUR D'ESPÉRER

Les bouculades me font horreur, et c'est pourquoi, l'été surtout, je ne m'éloigne guère de chez moi le dimanche. A moins qu'on n'ait à sa disposition la victoria moelleuse ou l'horifique automobile qui permettent de fuir à toute vitesse et sans heurt le tapage, et la cohue, et la poussière que font les autres, et que soi-même on fait, je crois qu'il vaut mieux, si on le peut, réserver aux après-midi de la semaine la douceur des flâneries en banlieue. Il y a là six journées commodes, durant lesquelles il est possible de monter en wagon sans recevoir des coups, de prendre une voiture sans que le cocher qu'on hèle vous rie au nez, d'aborder la plate-forme d'un tramway avec un numéro qui ne vous condamne point à plusieurs heures d'attente au soleil, et de voyager sans danger mortel en métro... J'ai mis hier à profit l'une de ces journées-là pour assister aux courses de Saint-Cloud. Courses au trot, — tranquilles, familiales presque, et dont j'ai toujours préféré la gaieté paisible au vacarme éclatant des grandes épreuves dominicales qui sont chaque année, au mois de juin, la joie des mondaines, des sportmen et des pickpockets.

C'est un joli coin des environs de Paris. Le vaste tapis vert du champ de courses (avez-vous remarqué que les tapis où l'on joue sont toujours verts?) marque le centre d'une plaine aux ondulations douces que cernent à l'horizon des rideaux d'arbres, et que dominent les bâtiments gris du mont Valérien. Des fumées d'usines s'éparpillent au ciel, vers Paris; mais au-dessus de nos têtes, — au-dessus du paysage presque vide et de la pelouse où flâne et bavarde paisiblement, entre deux coups de cloche, la foule ordinaire des habitués, — c'est l'azur resplendissant, l'éblouissante clarté d'une trop chaude journée de juin...

C'est vers la pelouse que me portent de préférence mes goûts de paresse et de curiosité. La pelouse est le rendez-vous des petites gens, de ceux qu'ont amenés au turf les tapissières à cinq chevaux. Entrée : trois francs... Ce n'est pas cher. A la lisière du pré sont dressées des tables couvertes de toile cirée où s'érigent des tonnelets remplis de gr. nadine et de citronnade à dix centimes le verre. Des citrons en faïence jaune, fixés à l'extrémité de branches d'acier, servent d'enseigne au marchand dont la voix hurle : C'est meilleur que du champagne ! On s'empresse... Elle n'est, cette foule, ni repoussante ni jolie; elle est composée de tout petits bourgeois, d'ouvriers proprement vêtus, de vieilles dames en cheveux. Tous ces gens ont l'air de se connaître, et d'être venus là non pour se distraire, mais pour satisfaire une habitude et continuer on ne sait quelle coutumière besogne commencée ailleurs. Ils ont tous un journal à la main : l'Echo des Courses, la Veine, la France chevaline, et prennent des notes, en se chuchotant à l'oreille des choses vagues. Etant étranger au jeu des courses, je ne comprends pas très bien ce qu'il disent. Mais je suis amusé par ce qu'il y a de mystérieux pour moi dans cette activité même. Je les vois se presser par petits groupes autour des guichets

ouverts le long de deux bâtiments bas, que bordent des marronniers nains taillés au ras de leurs toitures, et qui dessinent au milieu de la pelouse un hémicycle de de bois neuf. Le clocheton pointu du chalet de la « répartition » s'élève au centre, avec son gros timbre avertisseur en façade, et le tableau, formé de mobiles lames noires où s'inscrivent les noms des chevaux engagés et les cotes. Coup de cloche. C'est la cinquième course qui s'annonce. Les plaques jouent; des noms apparaissent; cinq cents personnes silencieuses, massées devant ce chalet qui parle, écrivent, pointent, raturent. A distance, ces têtes baissées et muettes semblent, au seuil du petit chalet, — chapelle d'on ne sait quel culte mystérieux — une foule en prière.

— Comment, c'est vous ?

— C'est moi-même, mais vous, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Moi, rien. Je flâne. Je regarde, en essayant de comprendre.

— Moi, je viens perdre cinq francs, ou les gagner.

L'homme qui dit cela est un petit vieux propre, de mine joyeuse, qui habite un modeste logement, au sixième étage de ma maison. Célibataire sans famille, et fonctionnaire retraité de la Préfecture de la Seine. Nous sommes les clients du même libraire, et cela nous procure l'occasion de bavarder ensemble quelquefois; mais je ne savais rien de sa vie. Simplement, de temps à autre, il me quittait en me disant : « Je vais faire un tour à Maisons-Laffitte »; ou bien : « Il fera chaud tout à l'heure à Saint-Ouen »; ou : « J'ai peur de manquer le train de Chantilly ».

Maintenant, je comprends. Et j'interroge mon vieux voisin.

— Vous êtes un habitué des champs de courses, monsieur Caboché ?

— Oui, monsieur.

— Vous aimez les chevaux ?

— J'aime toutes les bêtes, passionnément; mais je n'ai jamais senti pour le cheval une sympathie particulière; et le jour où, sous prétexte d'améliorer la race porcine, on instituera chez nous des courses de cochons, vous ne m'y verrez pas moins assidu qu'à celles-ci.

— Vous êtes donc très heureux au jeu, monsieur Caboché ?

Le petit vieillard me regarda d'un œil surpris, et sourit mélancoliquement.

— Ne croyez pas cela, me dit-il. Nul sentiment de cupidité ne m'amène ici. Je ne viens pas aux courses pour essayer, comme les pauvres diables qui encombrant cette pelouse, de gagner ma « matérielle », mais seulement pour y goûter — deux ou trois fois par semaine — un sentiment délicieux : le petit frisson qui précède, pour tout joueur, l'arrivée du cheval au poteau.

« Ce petit frisson-là, c'est l'espoir. Et qu'est-ce qu'il y a de meilleur au monde que d'espérer ? Vous riez... vous avez tort de rire. Comprenez-moi. Je ne possède que de toutes petites rentes, et du métier de bureaucrate, que j'ai pratiqué pendant trente ans, je n'ai jamais pu attendre la fortune. Etant célibataire, j'ignorerais toute ma vie les grands bonheurs que peuvent donner à l'homme le mariage et la paternité. Etant vieux, je n'ai plus à compter sur les joies de l'amour. Quoi que je

fasse, à présent, je ne serai jamais ni un savant illustre, ni un artiste éminent, ni un général glorieux. Tous les grands espoirs me sont donc fermés... Admettez-vous cela ?

— Je l'admets, monsieur Caboché.

— Alors, il ne me reste que les tout petits; ceux qui naissent de l'attente d'un gain imprévu, petit ou gros... Et cette joie-là, il n'y a que le jeu de hasard qui me la puisse donner.

« J'ai donc organisé ma vie de façon à la ressentir, à la provoquer le plus souvent que je puis, et j'y réussis très simplement. Je ne suis pas un écervelé, et toujours j'ai su mesurer mes ambitions à mes ressources. Aussi ne fréquente-je ni la Bourse, ni les cercles d'hiver, ni les casinos l'été, et l'on ne m'a jamais vu risquer d'argent sur les mines d'or, la roulette ou les petits chevaux. Mais je m'arrête volontiers aux tournois de fêtes foraines; je suis les courses, je prends des billets à toutes les loteries, et les seules valeurs que contienne mon pauvre petit portefeuille sont des obligations à lots.

— Vous êtes un sage, monsieur Caboché.

— Je suis mieux qu'un sage, fit le vieillard.

Nous nous étions rapprochés du comptoir de la limonade; et M. Caboché, après avoir posé vingt centimes sur la nappe cirée, tendait vers moi, d'un geste fier, le gobelet ruisselant de boisson fraîche. Il continuait :

— Je suis mieux qu'un sage; je suis un homme inoffensif, et cette vertu est plus rare qu'on ne pense. Songez que si je voulais gagner par mon travail les sommes que le jeu me rapportera peut-être, il me faudrait peiner, m'abrutir un peu, m'avilir probablement, recourir à d'immorales habiletés, jalouser mon voisin, lui souhaiter du mal, et, sans doute, céder de temps à autre à la tentation de lui nuire. Or, je ne suis qu'un oisif dont la fonction est de continuellement attendre, dans la vie, un numéro gagnant; et je suis un homme heureux, puisque la volupté pour moi, quoi qu'il arrive, aura été d'espérer ce numéro là, même s'il ne sort point.

— Homme sage... inoffensif... heureux... je vous envie, monsieur Caboché.

— Et j'oublie quelque chose, s'écria le petit vieillard, en vidant son verre de limonade : homme bienfaisant ! oui, en vérité, monsieur; bienfaisant par dessus le marché, je me flatte de l'être. Où vont, je vous prie, les sommes que procure aux villes, aux grandes sociétés une émission de valeurs à lots ? Le plus souvent, à des entreprises dont le profit accroît la richesse publique. Où vont les trésors qu'accumulent les loteries; et les millions dont s'emplissent chaque année les caisses du pari mutuel ?

— A des œuvres d'utilité générale, de philanthropie, de charité...

— Eh bien, je suis d'un bout de l'année à l'autre, monsieur, — jour à jour, et sou à sou — le commanditaire de ces œuvres-là... admettez-vous cela aussi ?

— Je l'admets volontiers, monsieur Caboché.

Le coup de cloche annonçait le départ de la cinquième course; et presque aussitôt, un grondement étouffé nous frôlait : le bruit des sabots des trotteurs,

pesamment enlevés dans un tourbillon de poussière. Des jockeys mal mis les montaient; jockeys pour trotteurs: des gaillards solides, à moustaches, qui semblaient des adjudants de cavalerie en tenue de mi-carême. Un binocle était posé sur le nez de l'un d'eux. M. Caboché observait avidement. Ils filaient. Il y eut un silence. Puis quelques cris: « Il en reprend... Il est placé... Bravo, Damoiseau! » Et de nouveau le grondeur des sabots lourds nous frôla, parmi le brouhaha des exclamations et des rires. C'était fini.

— J'ai perdu cinq francs, dit M. Caboché, en s'épongeant le front.

— Et vous êtes content?

— Ravi. Pourquoi ne le serais-je point? J'ai payé deux sous le plaisir de me rafraîchir le gosier en buvant un verre de limonade. J'ai payé cinq francs la douceur d'espérer pendant dix minutes que Débutante allait me rapporter quelque chose. Je ne regrette ni mes cinq francs, ni mes deux sous. Vous prenez le train pour rentrer?

— Oui, monsieur Caboché.

— Moi je prends la tapissière. Vieille habitude... Au plaisir de vous revoir, monsieur.

— A bientôt, monsieur Caboché.

PIERRE OU PAUL.



Chronique Musicale

OPÉRA-COMIQUE: *ARIANE ET BARBE-BLEUE*, conte en 3 actes de M. MAURICE MAETERLINCK, musique de M. PAUL DUKAS

Les fervents de M. Maurice Maeterlinck — et ils sont nombreux — se souvenaient d'avoir lu, aux environs de 1905, dans un volume de *Théâtre*, édité chez P. Lacomblez, à Bruxelles, deux contes nouveaux joints à une pièce en quatre actes, *Aglavaine et Sélysette*, publiée à part cinq années auparavant, et qu'ils aimaient passionnément. Ces deux contes c'était *Ariane et Barbe-bleue* et *Sœur Béatrice*. La tendresse qu'on avait pour la pièce ancienne fit-elle tort aux contes nouveaux? C'est possible. En tout cas, ces deux contes avaient pris place, dans l'esprit des barbares à qui ne suffisent pas les volumes publiés en France — parmi les ouvrages les moins substantiels du très admirable poète. Il n'est que juste d'ajouter que l'ouvrage le moins substantiel de M. Maeterlinck est encore mille fois plus suggestif, mille fois plus émouvant que les drames les plus dramatiques de tel dramatisse de grande marque. Toutefois, l'annonce d'*Ariane et Barbe-bleue*, même mis en musique par M. Paul Dukas, ne laissa pas d'inquiéter quelque peu les admirateurs de M. Maeterlinck, admirateurs aussi de M. Paul Dukas. Et comme la répétition générale se faisait passablement attendre, ils eurent tout le loisir de relire soit dans l'édition de 1901 (Lacomblez, Brux. éd.), soit sur la partition, le conte en trois actes intitulé *Ariane et Barbe-bleue* ou la *Délivrance inutile*. Et ma foi, malgré les années écoulées, ils retrouvèrent, un peu défraîchie, leur impression première presque à la place où ils l'avaient rangée; non, décidément, ce n'était pas une très bonne chose. Mais, bien plus, pour ce qui est de M. Paul Dukas, qui diable, là-dedans, avait pu le séduire? La chute de six clefs d'argent sur les dalles d'un château aux profonds souterrains? Le ruissellement étincelant sur le marbre, des saphirs, des rubis, des améthystes, des perles, des émeraudes, des diamants? L'arrivée farouche de Barbe-Bleue et la tranquille certitude d'Ariane? L'atmosphère lourde et glacée du caveau où agonisent les femmes du tyran? L'invasion enivrante, par la paroi trouée, de la lumière, de la liberté, de tous les murmures du printemps, de toute la joie

d'une âme victorieuse chantant sa gloire par toutes les voix de la nature? Ou bien la lutte, dans la coulisse, de Barbe-Bleue contre les paysans? Ou bien la mélancolie définitive d'Ariane abandonnée par ses sœurs, esclaves volontaires de la Brute dont leur sœur les avait délivrées au péril de ses jours? C'est un peu tout cela sans doute qui a tenté le musicien — car que serait-ce, hors ces détails? Mais si cet ensemble d'images eut suffi peut-être pour donner naissance à quelque belle et libre symphonie, croyez bien qu'il ne constitue nullement la charpente d'un conte musical saisissant. Quelque talent qu'il ait dépensé, quelque soin qu'il ait apporté à la justesse expressive de l'accent et de la diction, quelque ingéniosité dont il ait témoigné dans le maniement de son orchestre, extraordinairement éblouissant et sombre, limpide et sourd, diaphane et mystérieux je me hâte de le reconnaître, malgré le mouvement chaleureux, le souffle réel dont il a poussé l'œuvre, le compositeur n'a pas réussi à vivifier cette construction par trop schématique, ce symbolisme par trop exsangue, véritablement trop réduit à la réalisation très stricte d'une métaphore.

Vous rappellerai-je l'histoire? J'aurais fort envie de vous l'expliquer, ne serait-ce que pour être bien sûr de l'avoir comprise... En deux mots, la voici:

Barbe-bleue est allé chercher Ariane en un lointain pays, et Ariane malgré les bruits qui courent au sujet de cet homme terrible, n'ajoutant que peu de foi aux récits qu'on lui a contés, Ariane certaine d'être aimée, forte de sa beauté, se laisse emmener et arrive un soir avec sa nourrice dans le château de Barbe-Bleue. Les cris des paysans cachés dans les haies d'alentour ou répandus sur son chemin, l'avertissent de se méfier. Elle entre cependant sans la moindre terreur.

Barbe-Bleue lui a donné six clés d'argent qui ouvrent les portes des six coffres où sont enfermées les « parures nuptiales », et une clef d'or, dont Ariane ne doit point chercher l'usage. Vous avez tout de suite deviné que cette clef d'or est la seule qui importe à Ariane. Et tandis que la nourrice ouvre les six coffres merveilleux d'où s'échappent des cascades de rythmes et d'harmonies toutes pareilles aux pierres précieuses, aux gemmes multicolores qui jaillissent de l'orchestre inépuisable, Ariane découvre la porte d'or, l'ouvre malgré la défense, l'ouvre à cause de l'ordre incompréhensible de Barbe-Bleue; et voici que s'élève du fond du gouffre que baillonnait la porte d'or, un chant de plus en plus puissant, un chant qu'on ne peut plus arrêter ni couvrir, et qui remplit les voûtes formidables. Les femmes de Barbe-Bleue ne sont pas mortes, Ariane le savait bien, elles se meuvent dans les ténèbres: Ariane se jure de les sauver. Barbe-Bleue paraît, reproche à Ariane sa désobéissance, puis la saisit brutalement. Ariane pousse un cri entendu au dehors par les paysans qui enfoncent la porte du château et se précipitent vers Barbe-Bleue. Alors Ariane s'interposant entre la Brute Barbe-Bleue et la Brute Foule, dit à cette dernière en la congédiant lentement de la main: « Que voulez-vous? Il ne m'a fait aucun mal ». Et Barbe-Bleue, conscient de l'avoir échappé belle « baisse les yeux et regarde la pointe de son épée ».

Ci finit l'acte I.

L'acte II nous descend, avec Ariane et sa nourrice, dans le souterrain du château. Ariane a découvert, dans les ténèbres, le caveau où agonisent les précédentes femmes de Barbe-Bleue. Il y a Alladine, Bellangère, Mélisande, Ygraine, Sélysette. Ariane le réconforte avec quelques bonnes paroles. L'air palpite, la lampe s'éteint. C'est l'obscurité complète. Ariane ne se décourage pas pour si peu: elle gratte les murs, elle frappe la pierre et finit par briser une glauque cloison où semble regarder la mer. « Ah! » crient les cinq malheureuses qui grelottent de peur. Mais ce n'est pas la mer, c'est un torrent de clarté qui les inonde, qui les réchauffe en les aveuglant, qui les récrée délicieu-

sement. La cloison cède tout à fait sous la ruée de l'éther. Le troupeau des esclaves est libre et sortant de son antique prison remonte, conduit par la bonne bergère Ariane, vers le palais magnifique du jour.

A l'acte III, nous sommes revenus dans la salle du début. Mélisande, Bellangère, Ygraine, Alladine, Sélysette font un brin de toilette, mais elles sont si jolies et si belles, que les plus belles parures ne les embellissent pas. C'est du moins l'avis d'Ariane qui les regarde et qui les conseille. Tumulte au dehors. Barbe-Bleue revient. Panique au dedans: toutes les femmes, sauf Ariane, sont gelées de terreur. Le vacarme augmente. Irruption des paysans portant Barbe-Bleue congrument ligotté et blessé. Ariane, une seconde fois, remercie les paysans et les congédie doucement. Les portes du château sont refermées. Toutes les femmes, y compris Ariane, s'empressent autour de Barbe-Bleue, qui n'a pas l'air à son aise. Que vont-elles faire? Elles pansent ses blessures. Il les regarde. Leur cœur se fond. Que va faire Ariane? Elle a pitié. Elle prend une dague, et coupe les liens.

Les portes du château s'ouvrent toutes seules: Ariane va partir. Et les cinq autres femmes, n'est-ce pas, vont l'accompagner; elles ne vont pas rester soumise à la Brute de nouveau déchaînée?

Non, elles n'accompagnent pas Ariane, elles restent là, aux pieds du Maître, acceptant avec joie le recommencement d'un sort connu, heureuses simplement, nées esclaves, de vivre encore et de mourir esclaves. Alors Ariane, douloureuse, s'éloigne sans rancune ni haine, mêlée et bientôt confondue aux vapeurs bleuâtres de la campagne nocturne.

Je me garderai bien de dégager quoi que ce soit de ces buées miroitantes, car c'est cela qui ressemblerait à du « clair de lune empaillé! » Puis vous sentez assez pourquoi ce conte où tant de détails sont jolis et séduisent, à la lecture, est médiocrement dramatique. Il ravit l'imagination; il n'émeut aucun degré. Les soliloques d'Ariane, qui ne sont pas longs, encore qu'ils remplissent la pièce, semblent interminables: ils n'expriment que des idées abstraites dont la musique, si petite, si discrète qu'elle se fasse, ralentit et gêne l'expression. Et d'autre part, hors ces soliloques, il n'y a rien que des détails pittoresques tels que ceux que j'indiquais très sérieusement en commençant, et qui, encore un coup, ne suffisent pas pour soutenir l'intérêt d'une œuvre de théâtre. Tout ce qu'on sera tenté de reprocher à M. Dukas portera, je pense, plus ou moins, sur l'erreur initiale du choix du poème, nullement sur la façon dont il l'a traité.

Comme dans *Pelléas*, la partie vocale disparaît, se distingue aussi peu que possible de la trame orchestrale; il n'y a, pour ainsi dire (non sans forcer les termes), pas de ligne mélodique indépendante, ou rarement, et les personnages *parlent dans le ton*. Ils parlent, du reste, avec infiniment de charme. — Est-il besoin d'ajouter qu'on a retrouvé plus nerveux, souple et fort que jamais, le beau tempérament de l'auteur de la *Sonate* pour piano, plus riche et plus vibrante encore, la palette du Maître de l'*Apprenti sorcier*?

Ariane, à l'Opéra-Comique, c'était Mme Georgette Leblanc. L'incomparable interprète de *Joyzelle*, de *Monna Vanna*, que nous reverrons bientôt puisque M. Henry Février vient d'achever sa partition, a joué, dit, chanté ce rôle avec son intelligence profonde et sa grâce souveraine. Les autres rôles, assez insignifiants, sont fort bien tenus par Mmes Thévenet Brohly, Demelier, Bakkers, Deblangère, Regina Badet et M. Vieuille.

Les éclairages de M. Albert Carré sont extrêmement heureux.

L'orchestre, sous la direction de M. Ruhlmann, fut particulièrement brillant.

Et c'était vraiment un plaisir d'admirer l'éclectisme si avisé du public parisien qui applaudit *Ariane et Barbe-Bleue* du même cœur qu'il accueillait naguère, avec quel enthousiasme, la première de *Madame Butterfly*.
Ch. D.

Les Mondanités Légendaires

Les Grandes Affiches

DIALOGUE INÉDIT
DE CLAUDE BERTON

L'Exposition du Cercle de l'Esbrouffe, le plus parisien de tous les cercles, dans une grande salle qui sert tantôt aux réceptions, tantôt aux concerts, tantôt aux exhibitions de peinture et sculpture.

Banale comme une gare, luxueuse comme le salon d'un grand hôtel, le chic des valets de pied bien stylés, le confort des épais tapis, la grosse opulence de bâtiments splendidement tenus, incitent les visiteurs à des pensées de vie élégante et fastueuse, dans le même temps qu'un respect s'impose en eux pour cette grande chapelle du snobisme où ils viennent communier sous les triples espèces de la Convention, de l'Art et de la Réclame.

Et les arrivants prennent des physionomies entendues, et ils se redressent, les hommes dans leurs faux-cols, les femmes dans leurs corsages. Leurs conversations se murmurent à mi-voix, leurs gestes se mesurent, leurs opinions s'atténuent. On peut se croire dans un salon, un vrai salon, le salon à la fois de la peinture, du chic et de la mode. Dans ce lieu opulent et futile on pense à si peu de chose, que les amoureux s'y donnent des rendez-vous, certains que nul ne songera à les épier. Des petits bourgeois de vie médiocre le parcourent, les yeux et les narines ouverts humant avec un délice respectueux cet air exquis d'existence fashionable et riche qui flotte entre les murailles d'un grand cercle. Et les étrangers s'imaginent avoir pénétré dans la boutique toute dorée d'un marchand très connu et très habile à présenter ses toiles.

Car les gens du monde sont les plus admirables et les plus inconscients transformateurs. Tout ce qu'ils touchent prend une apparence frivole, encombrante, superficielle et décorative; ce ne sont plus que surfaces légères et brillantes, vernis élégants, nivellement distingué, miroitante platitude. Là, où les tableaux ont de si jolis cadres, le salon lui-même n'est qu'un cadre immense, tout doré, tout reluisant, tout brillant, et dont le motifement se réfléchit sur les œuvres et sur ceux qui viennent les contempler.

Dès que l'on entre, l'impression sensationnelle est subitement d'avoir franchi la bordure, et d'avoir pénétré dans ce cadre si rayonnant, bordé de valets de pied en bas blancs et en livrée, corrects et glacés, dans ce cadre orné de moulures dorées et décoré de personnages bien mis, et au milieu duquel on se sent en vue, en montre, en étalage, encadré !...

Joseph Prudhomme fils, accessible aux séductions mondaines vient d'entrer dans la grande salle du Cercle de l'Esbrouffe.

Il a failli n'y pouvoir point pénétrer. Il ne pouvait retrouver sa carte. Heureusement un Monsieur en jaquette ample et très ouverte, rencontré dans la cohue de l'entrée, l'a fait entrer avec lui.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Je voudrais bien avoir un catalogue.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Inutile... Ici tout se ressemble. Tous les ans c'est la même chose.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ce cercle a l'air si distingué et si comme il faut, qu'on ne conçoit pas que l'on y vienne pour voir des peintures. C'est ici certainement la Comédie-Française des tableaux. Il me semble que l'on va frapper les trois coups...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ... les trois coups de pinceau... et lever les toiles...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Et comme c'est bien organisé! Rien de violent ici, rien d'osé. Quelles tentures!... quels tapis!... quels meubles! Les tableaux ont l'air d'avoir été peints sur la muraille. Il n'y a vraiment que des gens de loisirs pour comprendre l'art... Ah! il faut une aristocratie...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ... pour le peuple.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — C'est à ce point que je me sens au milieu de ces toiles devenir aussi artiste que leurs auteurs...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ... pas plus, pas moins.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Et enfin je comprends, toute la signification de ce mot: une manifestation d'art...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Une manifestation qui ne casse rien.

JOSEPH PRUDHOMME fils, très sérieux. — C'est bien ainsi que je comprends une manifestation... Ah! Mon Dieu quel ennui! Voilà que j'ai oublié mon lorgnon...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ... Vous vous en plai-

gnez?... Jeune homme!... Il vous faut des vitres à votre devanture?...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Je n'y vois pas sans ça.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Alors, voulez-vous me permettre de vous offrir un de mes monocles?... J'en porte toujours deux sur moi.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Mille grâces!... Mais je n'y verrai ainsi que d'un œil.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ... Et vous garderez l'autre pour de meilleures occasions... C'est ainsi qu'il faut voir... Ajustez ce carreau, à cette fenêtre que la Providence vous a ouverte sur l'existence.

JOSEPH PRUDHOMME fils, après s'être insinué, avec effort, le monocle dans l'orbite, pousse un cri. — Oh!... Ah!... Oh!... Hé!...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Vous n'y voyez pas?

JOSEPH PRUDHOMME fils. — J'y vois trop...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, très modeste. — On fait de telles merveilles d'optique!...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Je n'y vois plus du tout la même chose. Il y a des figures sur les murs!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Les murs ont des oreilles.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Les portraits remuent, les paysages s'agitent, les peintures bougent!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Les peintures des peintres du Midi bougent.

JOSEPH PRUDHOMME fils, arrêté devant le portrait du chef de l'État, en l'habit noir, une chemise blanche, un faux-col, un grand cordon rouge. — Qu'est-ce que c'est que ça?

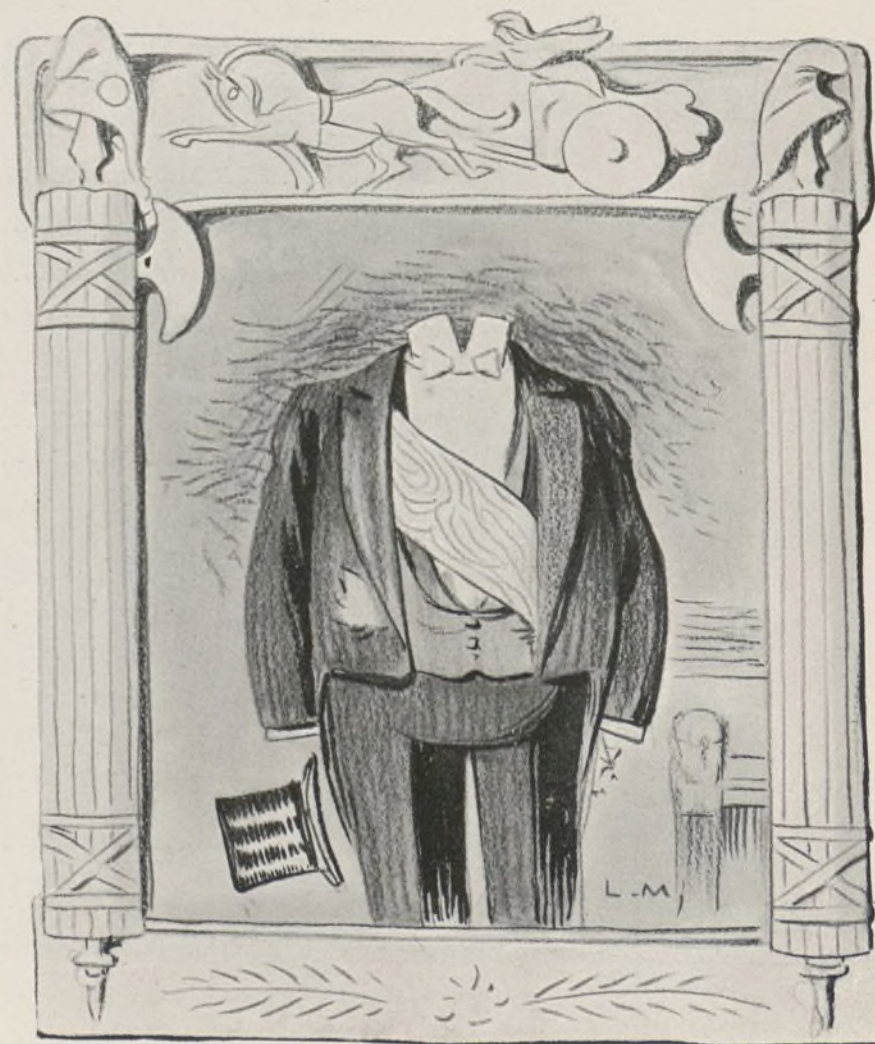
LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Vous ne le voyez pas... C'est le portrait de celui qui tient les rênes du char de l'État et qui reçoit les rois dans son landau.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Voyons, je vois des vêtements là-dessus... Il n'y a pas de tête!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Pas de tête! Croyez-vous?... Mais il n'y a pas de physionomie plus officielle! Voyez le chic anglais de la manche, et comme ils ont l'air profondément politiques, ces revers, et que ce plastron possède un masque puissant. Allons, jeune homme, vous ne voyez donc pas tout ce qu'il y a, dans cet habit à queue, de serein?

JOSEPH PRUDHOMME fils, obstiné. — Pas de tête!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — L'expression y est tout de même... Qui donc s'aperçoit que ce portrait n'a pas de tête?... Tout



DESSINS DE
LUCIEN MÉTIVET

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



(Ils passent à une autre toile. Joseph Prudhomme écarquille son œil sur le monocle rajusté).

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ah! c'est amusant ce kaléidoscope! Vert, bleu, blanc, rouge, violet, jaune!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, haussant les épaules. — Vous ne voyez donc pas un portrait de femme...? Une des dernières débauches de la rétine de notre grand coloriste. Un de ses derniers attentats à la couleur, à ce monomane de la polychromie.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Ah! si... Si! Je vois une femme, je vois... Seigneur, que lui fait-on?...

(L'œil de Joseph Prudhomme fils, lui sort de l'orbite. La toile devant laquelle il s'est arrêté s'anime, des figures s'agitent au milieu d'étranges lueurs sur son fond embu de vernis).

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Je m'aperçois que vous commencez à comprendre la manière de ce peintre, qui éclaire sa lanterne avec des vessies de couleur.

JOSEPH PRUDHOMME fils, voyant ce qui se passe sur le tableau. — Ah la pauvre femme!... Ciel! il va la faire rôtir... La voici devant un grand feu... Non, non, ce peintre démoniaque veut l'aveugler! Il vient de lui placer une grande lampe devant les yeux.. La voici rouge devant, et verte derrière... Encore une autre lampe avec un abat-jour jaune... Il se recule, il lui jette un voile bleu sur la face... Il attise le feu... Elle va brûler... Sa figure s'enflamme... Ah! elle a l'air d'une tête décapitée dans un bol de punch... Ce n'est pas un peintre, il va la dévorer... C'est un anthropophage... Au secours!...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, lui donnant un coup de coude qui lui fait tomber son monocle de l'œil. — Mais non il est en train de faire son portrait tout simplement...

JOSEPH PRUDHOMME fils, redevenu myope subitement. — C'est vrai, charmant, exquis, délicieux... Ah! j'ai eu une de ces peurs!...

(Il a remis son monocle, le Monsieur à l'ample jaquette l'a conduit en face d'un autre tableau).

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, expliquant. — Un paysage moderne, simplement traité : effet de soir. Nos ancêtres avaient un goût prononcé pour les levers de soleil, nous aimons nous, les couchers somptueux et mélancoliques : l'heure vannée.

JOSEPH PRUDHOMME fils, examinant. — Un coucher de soleil, ça!... Je vois un kodack bien tiré, belle épreuve en plein midi. Ah! c'est un cliché superbe. Je connais ce paysage, jamais la lumière ne pourrait venir de ce côté là du cadre le soir, à moins que les quatre points cardinaux aient bien voulu jouer au quatre coins et changer de place entre eux.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Ah! cher monsieur, si la photographie ne venait pas au secours de la peinture de temps en temps, que deviendraient les peintres? Ils ont assez à faire pour lutter contre l'invasion de la carte postale.

le monde admire. Le peintre savait bien qu'il est inutile de faire la tête... Un habit noir, un cordon rouge, du linge empesé, et chacun en voyant sa signature reconnaît le modèle. D'ailleurs c'est sa spécialité.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — De faire des corps sans tête?

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — ...De peindre le chef du gouvernement.. Nous avons les peintres en bâtiment, les peintres d'enseignes, les peintres céramistes, etc. Celui-ci est le peintre gouvernemental! Ses grands tableaux, tous, sont signés de son grand nom, Nabbot!...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Excellent photographe, mais qu'il n'essaie pas de nous faire midi à sept heures du soir.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Voulez-vous que nous nous reposions un peu. Fatigant de voir de la peinture.

JOSEPH PRUDHOMME fils, jetant un coup d'œil autour de lui d'un air sceptique. — Ça, de la peinture!... Je ne vois que des affiches partout... Lisant : *L'atelier X... n'est pas au coin du quai!!... « La peinture de Zed, la seule dont la couleur ne blanchisse pas en vieillissant »... « Les bords de la Creuse », pittoresque à prix réduit... « La Bretagne en teintes vertes, pour ameublement clair »... « La Hollande sur fond noir pour ameublement new-style »... « Pour cent mille francs à forfait, on assure une médaille au Salon. Avis aux millionnaires sans travail qui cherchent de l'ouvrage »... « Régénérateur des cheveux! Plus de chauves sur les Portraits de Mon-Etoile »... « Plus de rides! traitement à l'huile, massage au pinceau »... « Si vous voulez être bien mise, faites faire votre portrait par Couturin »... « Mariages riches »... « Les jeunes filles peintes par Snobant font toutes de beaux mariages »...*

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, en poussant le coude, et le monocle de Joseph Prudhomme fils tombe. — Ne parlez pas si haut.

JOSEPH PRUDHOMME fils, son monocle enlevé, l'œil vague. — Charmant, exquis, délicieux.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Ecoutez un peu et regardez les visiteurs... Oh! leurs visages : jolie galerie de tableaux... Et de ces paysages d'âmes... de ces ruines bien éclairées mises en valeur... beaucoup de natures mortes... Les visiteurs : jolie galerie de tableaux!...

JOSEPH PRUDHOMME fils, qui vient de se réincruster le monocle dans l'œil. — Curieux, très curieux... Les visiteurs peints par eux-mêmes... (Il s'arrête, fixant deux personnes qui circulent au milieu du Salon avec une assurance de se trouver chez eux étonnante. Il s'exclame). — Oh! un Rembrandt... La rue des Juifs!... Oh! les deux beaux usuriers...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Deux illustres marchands de tableaux, Chiloque père et fils et Gobsèque frères. Ecoutez et regardez... Ce ne sont pas des œuvres d'Art ces messieurs. Saluez le Commerce et la Spéculation.

CHILOQUE, le juif élégant et artiste, trop de cheveux et trop de gilet pour un homme d'argent, mais des mains qui bougent sans cesse et tressaillent comme celles des joueurs, il s'entretient avec Gobsèque, plus jeune que lui, un faux mondain à mâchoire de crocodile. — Qu'est-ce que nous allons lancer cette année? Vous savez que depuis quelque temps les impressionnistes sont en hausse. L'école de 1830 est molle, les Hollandais sont indécis, l'école Florentine est ferme, les Primitifs se tiennent bien.

GOBSÈQUE. — Vous vous occupez de lancer Cabrion?...

CHILOQUE. — ...je lui fais signer ses toiles « de Cabrion », et il doit épouser une actrice. Moyennant cette petite publicité je lui signe un contrat. Ah! il faut aussi qu'il se fasse recevoir du Cercle ici. Dans ces conditions, je me charge de lancer mon homme, de parler de lui.

GOBSÈQUE. — Moi, je bricole avec Boireau. Insupportables, ces paysagistes!... Je lui fais faire la Bretagne. Je lui ai dit : « Mon vieux, il faut vous créer une spécialité, il n'y a que ce moyen-là de réussir. Vous me ferez la Bretagne, vous la ferez plus sale, plus noire et plus triste qu'elle n'est, et vous ne ferez que ça. A la longue ça finira par épater le public ». Et ça commençait à prendre. Patatra! il vient de partir pour l'Espagne, sous prétexte que le cidre lui fait mal au cœur... Ivrogne va!... Je lui en prendrai, oui,



des rues de Grenade!... J'ai réservé l'Espagne à Schinner. Et je m'en vais flanquer l'usurier à Boireau pour un billet.

CHILOQUE. — Bah! ça s'arrangera.

GOBSEQUE. — Mais oui, parbleu!... Dans six mois mon billet aura été renouvelé très cher. Il aura un contrat diminué en ma faveur et il me renverra des Bretons... Ce sera un artiste sauvé...

CHILOQUE. — Vous êtes son bienfaiteur!

JOSEPH PRUDHOMME fils, bondissant. — Oh! les deux canailles! Ces pauvres artistes.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, le poussant du coude. — Deux aimables hommes.

JOSEPH PRUDHOMME fils, dont le monocle vient de tomber. — Charmants... exquis... délicieux!

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Et à l'heure du thé, voyez comme ce salon mondain est aisé et hospitalier. Tout le monde s'y retrouve.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Et les tableaux?...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Ils font galerie, comme il convient.

(Passent Alice, Aline et Arlette accompagnées de Guy, Gontran et Gaston).

ALICE. — Jolies couleurs...

GUY. — Sur vos joues...

ALINE. — Charmant dessin...

GONTRAN. — De vos lèvres...

ARLETTE. — Tendre nuance...

GASTON. — De vos yeux.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Mais ils ne regardent même pas la peinture.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — L'amour fait son langage de toutes choses. Il est aveugle, il n'est pas muet.

JOSEPH PRUDHOMME fils, dont le monocle vient de tomber encore une fois, au moment où son compagnon lui a donné un coup dans les côtes. — Charmants... exquis... délicieux...

(Les amoureux sont passés).

UN MONSIEUR, saluant une dame qu'il suit depuis un instant. — J'ai le dessein d'ébaucher votre connaissance. Cette perspective ne serait-elle qu'un trompe-l'œil? Vous êtes jolie à croquer.

LA DAME, souriante. — Dans ce cadre, puis-je vous prendre pour chevalier... servant?...

LE MONSIEUR. — Je suis à vous pour lavis...

LA DAME, levant un doigt mutin. — Croûte que croûte?...

(Ils passent tous les deux).

JOSEPH PRUDHOMME fils, influencé par cette langue nouvelle. — En voilà un qui n'en sera pas pour ses fresques.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Jeune homme vous devenez en... caustique... Suivons la cimaise, ce mur devant lequel il se passe quelque chose.

JOSEPH PRUDHOMME fils, se levant et rajustant son monocle. — Un



mur couvert d'affiches et de réclames... Dieu! quelle imprudence d'avoir mis ces deux portraits l'un en face de l'autre! Ils vont se battre.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Deux actrices. Cécile Lauzeille et Lola Panther, le Français et les petits théâtres. Fleurs et Plumes, et Perle d'acier, la robe longue et la jupe courte.

LE PORTRAIT de Cécile Lauzeille en Marie-Antoinette de chez Maxim, panache et fleurs, sur un fond bleu, d'agressives étoffes peintes en trompe-l'œil au dessus d'épaules et d'une tête en cold-cream. — Je me demande vraiment comment on laisse entrer de pareilles espèces ici.

LE PORTRAIT de Lola Panther, une tête de garçon coiffeur assassin sur un corps de naine acrobate. — Espèce?... Heureusement que tu n'as pas dit de quoi... sans ça... Je t'aurais abimé le portrait. Va donc mère Camaïeu!

LE PORTRAIT de Cécile Lauzeille. — Vous n'êtes qu'une pochade ivre!...

LE PORTRAIT de Lola. — Ça te va bien d'la faire à l'ancien régime... Vieux trumeau!

LE PORTRAIT de Cécile Lauzeille. — C'est sans doute un agrandissement de votre fiche anthropométrique, ce portrait. Bertillon pinxit...

JOSEPH PRUDHOMME fils s'élançant pour les séparer. — Mesdames, quel affreux spectacle nous donnez-vous! (Le Monsieur à l'ample jaquette le retient par sa manche; dans le mouvement, son monocle tombe... Il voit les deux portraits immobiles et souriants de nouveau, dans leur cadre. Il murmure). Charmant... exquis... délicieux...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, doucement. Ah! comme la peinture adoucit les mœurs. Elle est mondaine, humoristique, scientifique. Voyez cette immense toile. « *L'Anthropologie comparée* ». Les hommes primitifs, l'âge de pierre!

JOSEPH PRUDHOMME fils, l'œil révolté sous son monocle. — Des hommes primitifs!... Vous ne les voyez donc pas?... Vous ne les entendez pas?... Je reconnais mon frotteur la dedans?...

LE FROTTEUR de M. Joseph Prudhomme fils, installé demi-nu avec une dizaine d'autres personnages, au milieu d'un cadre immense, dans un paysage d'un rouge irritant aux yeux. Il a reconnu son client. Il lui parle. — Bonjour, M'sieu Joseph, ça va bien?... Vous êtes





surpris de m'trouver ici en homme sauvage. Paraît que c'est rapport à mes mollets. Il y a un peintre qui m'a engagé comme qui dirait dans sa troupe, pour faire les acrobates avec d'aut'z'amis. Paraît qu'nous représentons queque chose comme le Paradis terrestre. Par exemple, je ne savais pas qu'il y avait des égoutiers dans l'Paradis (Il montre un de ses voisins), Nestor Bonpoil, un copain; ni des polis-seurs de baleine comme Auguste Clampin, qu'est là à faire le gigolo avec un os de bœuf en guise de canne à pêche, ni des camelots comme Chaborin et Roulevache, ni des ajusteurs comme Tulot; c'est une petite Bourse du travail ici. Paraît aussi que c'est le Paradis, ce patelin où nous sommes. Moi, j'sais bien que c'est les environs des carrières de Clamart, à preuve que j'en suis né natif...

LE MONSIEUR A L'AMPLE

JAQUETTE. — Ah! si Cuvier et Lamarck avaient connu ce grand peintre...

LE FROTTEUR, interpellant l'homme à l'ample jaquette. — Lamarck cui, la marque quoi? La marque mal... tu dis.

(Le frotteur tend sa main à Joseph Prudhomme qui s'approche. Une dame qui veut voir de près, le bouscule. Son monocle tombe.)

LA DAME, sans s'excuser, admirative. — Charmant, exquis, délicieux.

JOSEPH PRUDHOMME fils, contemplant la toile où plus aucun ne bouge des hommes préhistoriques. — Charmant... exquis... délicieux...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, l'emmenant plus loin devant d'autres tableaux. — Le monde... Monsieur... Je vous présente les peintres du monde. Poils et tulles, fourrure et soies floches... Van Dick et Velasquez modernes, peintres des élégances...

JOSEPH PRUDHOMME fils, rajustant son monocle devant un portrait de femme. — Oh!... Oh!... que cette dame a donc l'air sombre!...

LE PORTRAIT d'une dame en blanc, ceinture rose sur fond brumeux. — Comment paierai-je mes toilettes?...

LE PORTRAIT d'un Monsieur en pardessus de fourrures. — Ce n'est certes pas moi, avec toutes mes charges! J'ai déjà reçu un roi et deux grands-ducs, cet hiver. Quel coup de fusil!

LE PORTRAIT d'une jeune fille, un Watteau, qui aurait passé l'Atlantique. — Et ce n'est pas moi, j'ai beau ressembler à une fille de Gibson, je ne suis pas milliardaire. C'est un chic de mon peintre. Depuis qu'on lui a reproché d'imiter Watteau, il a décidé d'imiter Gibson, c'est plus moderne et plus cinquième avenue.

LE PORTRAIT d'une dame en satin craquant d'un blanc bleuâtre, elle semble habillée avec des lames d'acier, et elle se tord sur un plancher en pente. — Ah! quand vous aurez comme moi, passé par les mains d'un peintre italien, vous saurez ce que c'est de danser *funiculi-funicula*!

LE PORTRAIT de la dame en blanc. — Ah! n'être plus jeune qu'en peinture.

LE PORTRAIT du gentilhomme aux fourrures. — Ah! s'aller mettre au clou soi-même pour payer des créanciers!

LE PORTRAIT, Watteau-Gibson. — Avec mon air américain je ne peux pas trouver un mari français.

LE PORTRAIT en satin craquant. — J'ai le torticolis sur ce plancher glissant.

JOSEPH PRUDHOMME fils aux portraits. — Mais pourquoi vous êtes vous fait peindre?

LES PORTRAITS, dédaigneux. — Parce que c'est la mode et que cela nous faisait de la réclame.

LE MONSIEUR A L'AMPLE



JAQUETTE. — Ils ne vous disent pas tout. Regardez bien, jeune homme, regardez bien toutes ces peintures bariolées, multicolores, fantaisies, exaspérées, grises, floues, vives, hurlantes, estompées, regardez bien. Au fond du cadre que voyez-vous?

JOSEPH PRUDHOMME fils, fait un effort de la paupière. Il change d'œil son monocle. — Ah! c'est curieux, je vois maintenant des ombres qui passent sur ces peintures: elles se troublent, s'effacent.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Et une figure rêveuse paraît au fond de chacune d'elle...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Oui... Oui...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — C'est le fantôme de l'artiste qui les a peintes... Car elles ne ressemblent guère qu'à lui. L'art est bien peu de chose, l'homme ne peut peindre que lui-même ou son désir, il peint autrui à son image! Ah! l'âme vilaine ou niaise qu'il prête parfois à ses modèles. Vous n'avez ici que des ressemblances d'artistes ou bien l'expression de leur convoitise et de leur prétention. Beaux paysages au milieu desquels ils auraient voulu vivre, batailles héroïques dont ils eussent souhaité conduire les destinées, beautés qu'ils ont convoitées, élégance qu'ils ont enviées, bonheur, grâces et joies qu'ils ont cherchées!... L'homme ne peut peindre que lui-même ou son désir... Voilà!

ALINE, ALICE ET ARLETTE, qui s'en vont. — Oh! ces peintres qui croient que l'on vient voir leur peinture... Nous nous en allons. Nous sommes de jolis tableaux qui marchent.

GUY GONTRAN ET GASTON, les suivant. — Et nous vous encadrons.

JOSEPH PRUDHOMME fils, dont le monocle vient encore de tomber. — Charmant, exquis, délicieux! Oh! quels sont ces horribles gens vulgaires qu'on laisse entrer ici? (Une bande de rapins, cheveux et pantalons bouffants, chemise molle, accompagnés de modèles sans corset, viennent faire irruption dans le beau salon).

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Dans quelque temps, vous les verrez sur ces murs, assagis, arrangés, émondés, estompés. Ils seront moins drôles. Mon Dieu, ce ne sont que des peintres.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Mais je ne vois pas le clou du Salon...

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE. — Je vais vous le montrer...

(Il conduit Joseph Prudhomme dans un coin où s'entassaient les visiteurs.)

JOSEPH PRUDHOMME fils, rajustant son monocle... — Mais je ne vois que des têtes.

LE MONSIEUR A L'AMPLE JAQUETTE, derrière lui. — Précisément, et vous voyez les têtes du clou.

JOSEPH PRUDHOMME fils, indigné. — Mais, c'est ridicule, c'est grotesque, c'est un snobisme! C'est du snobisme honteux!... du snobisme! du snobisme!... (Il veut se retourner pour s'adresser à son compagnon; un des visiteurs veut se retourner en même temps que lui, le pousse, son monocle tombe à terre et se brise. Plus personne derrière lui; il murmure aussitôt en extase: Charmant!... exquis!... délicieux!... en face du clou qu'il ne peut pas même apercevoir. Le Monsieur à l'ample jaquette a disparu...)

CLAUDE BERTON.



Ayuntamiento de Madrid



La Coquette, par FRAGONARD
Ancienne collection Beurdeley

A propos d'une exposition

NOTES BRÈVES

sur



Etude pour l'Amant couronné, par FRAGONARD
Ancienne collection Beurdeley

Chardin & Fragonard

Les deux manifestations organisées cette année à la gloire de Chardin et de Fragonard, nous sont une occasion exceptionnelle de reproduire quelques documents de ces deux maîtres, si différents, et qui chacun représentent si parfaitement une des faces de l'âme française au XVIII^e siècle. Ici c'est le *Réveil de Vénus*, un chef-d'œuvre de grâce, de couleur, d'arrangement heureux : le poème de la forme dépensé à traduire le rêve ; la réalité fournissant une ligne, un volume, une harmonie plastique à l'idéal, pour un concept de beauté. Là, c'est la *Réveuse*, un des bijoux de ce musée incomparable qu'est la collection du baron Henri de Rothschild ; plus de rêve : une figure à signification précise ; un type emprunté à l'immédiate prose des besognes ménagères, et transporté sur la toile, sans autre souci que d'être vrai, mais d'être vrai au point de nous passionner : et là encore, l'artiste crée de la beauté.

Fragonard, esprit divers et tempérament curieux, assoiffé de voir, parcourt du pays et va jusqu'en Italie, l'album et le crayon à la main ; les sites visités et les œuvres étudiées le sollicitent ; il meuble son cerveau d'une infinité de termes de comparaison ; il tend l'écuelle à toutes les sources d'inspiration ; il goûte à tous ces breuvages ; il emplit ses yeux de toutes ses visions ; il se grise de toute la splendeur de la nature et de toute la splendeur de l'art ; et quand il écoute son âme palpiter il lui semble qu'il entend l'âme de son époque palpiter. Il s'évade

d'une contingence individuelle : les mythes de l'antique Rome jettent sous son pinceau leur figuration qui permet l'enchantement ; les sentiments affinés des galanteries mondaines font fermenter sur sa palette un tas de petits hommes et de petites femmes, qui ne paraissent demander à la vie que le sourire, la tendresse, la fièvre des sens, l'amour ; si sa mémoire lui rapporte des vers, pariez que ces vers sont envolés d'un conte de La Fontaine ; le monde où il s'agit ne connaît ni l'étroitesse des conditions définies de l'existence qui l'entoure, ni les préoccupations où s'attristent nos soirs, ni ces brusques arrêts,

dont un destin fatal donne le signal, de son doigt implacable ; il va de l'avant, le regard levé vers un éther où les nuages sont ignorés, en plein azur, en plein soleil, en plein Eden imaginé, un Eden où le rêve seul a droit de cité, et l'humanité qu'il représente, — avec quel génie ! est-il besoin de le rappeler — est une humanité chimérique, puisque c'est une humanité éternellement heureuse, une humanité qui ne connaît de la vie que sa fleur, que sa sève, que les moissons fécondes, que les caresses troublantes, que les matins de joie, que les soirs apaisés ; son œuvre est un cantique païen, un cantique d'une grâce suprême qui nous ravit d'autant mieux, qu'il ne laisse nulle part apparaître l'effort, et qu'il semble facile, alors que s'y manifeste l'art le plus assuré, le plus expressif de synthèse, le plus maître de ses moyens qu'il



La Réveuse, par FRAGONARD
Ancienne collection Beurdeley



Le Volant, tableau de CHARDIN
Ancienne collection Crouier

leur, et aussi de la beauté ; la ménagère taille du pain pour la soupe des petits, et cela suffit pour intéresser la scène et faire un chef-d'œuvre ; la ménagère revient des provisions, les bras chargés de paniers, et voilà encore une page maîtresse ; est-ce le jour où la servante, à grand coup d'astiquage, fait reluire les cuivres de sa cuisine, vite le che valet en place, voilà de quoi s'occuper excellemment. Et ainsi, autour de lui, dans le spectacle familial de ceux qu'abrite son toit, et qui, dans un geste de vérité vibrante, ne se dérangent pas, pour poser, de leur activité habituelle, vont, viennent, agissent, travaillent, jouent, causent, dorment, vivent enfin de leur vie normale, sans spéculation psychologique, sans autre fonction morale que d'être de braves gens simples, pas dévoyés par l'ambition, nullement désireux de paraître autres qu'ils ne sont, c'est ainsi, dis-je, qu'autour de lui, Chardin trouve tous les acteurs de l'ample comédie aux cent actes divers qu'il inscrit sur



La Serinette, tableau de CHARDIN
Collection de M. le Baron H. de Rothschild

FIGARO ILLUSTRÉ

soit possible de concevoir.

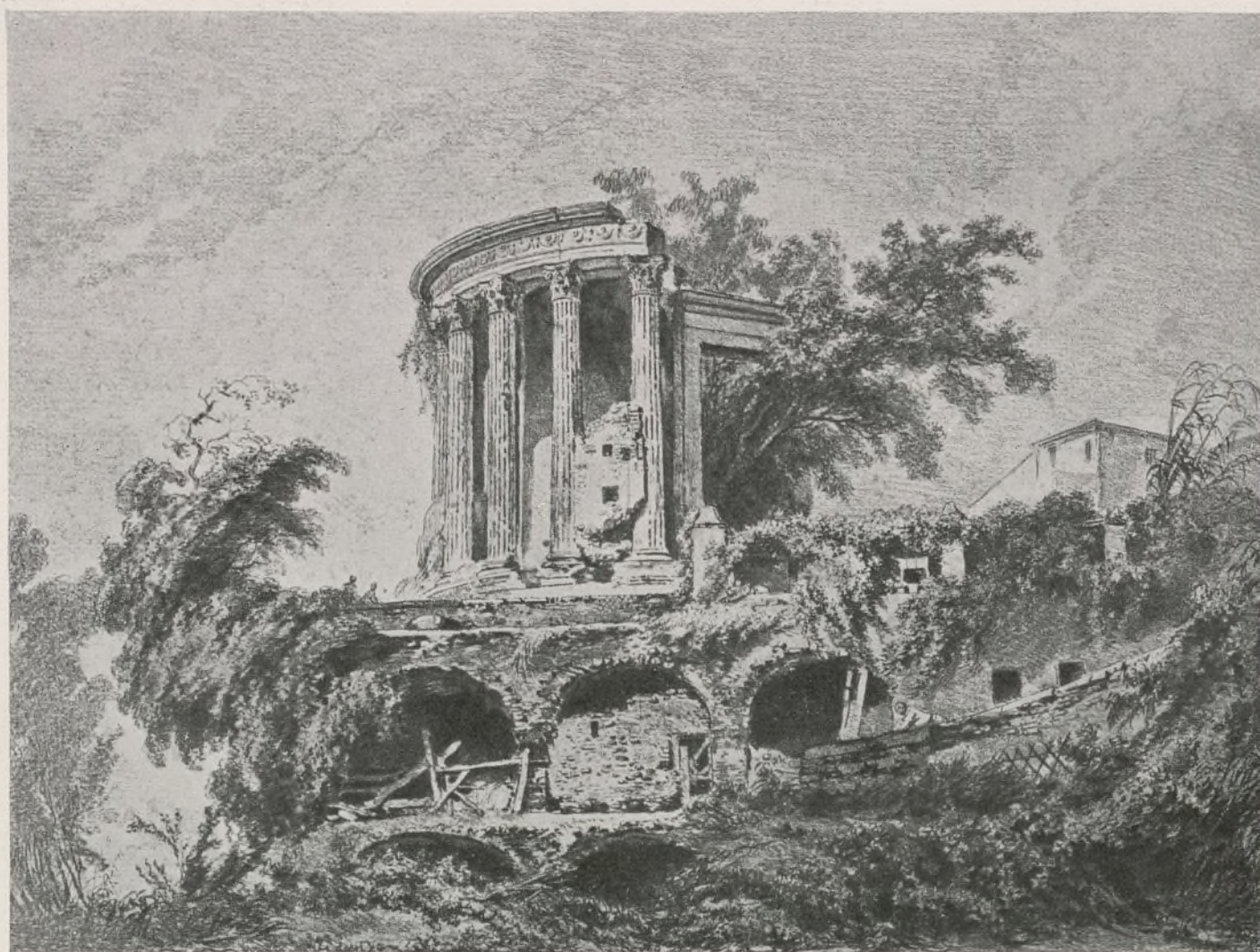
Chez Chardin, la genèse morale est toute différente. Issu de la bourgeoisie, tempérament calme, épris d'un art qui lui donne des joies par la seule puissance de son expression, sans qu'il lui soit besoin d'en considérer l'objet, il a un monde limité à la vie qui évolue autour de lui. A l'exemple des intimistes flamands du XVII^e siècle, il se dit qu'il n'est point utile d'aller chercher bien loin l'inspiration ni de chevaucher sur l'aile du rêve, pour trouver des idées, de la cou-

ses toiles, et le décor qu'il convient de mettre autour d'eux, pour les situer dans leur ambiance, dans leur atmosphère propre. Et ce sont des chefs-d'œuvres : cela s'appelle :

Petite femme s'occupant à savonner, Petite fille assise s'amusant avec son déjeuner, Petite fille jouant au volant, Jeune homme faisant des bulles de savon, Récureuse, Ouvrière en tapisserie choisissant de la laine dans son panier, La ratisseuse de navets, La mère laborieuse, Le Bénédicité, Amusements de la vie privée, Les aliments de la convalescence, Femme revenant du marché, etc.



Les Osselets, tableau de CHARDIN
Ancienne collection Crouier



Ruines du Temple de Vesta, à Tivoli, dessin de FRAGONARD
Ancienne collection Bourdeley

les Pieter Claesz, les Corneille de Heem, les Lilienberg, les Ring, les Jan van de Velde, les Weenix, d'autres encore ; et dans ce genre, Chardin excella.

Diderot a dit avec justesse : « Il y a une loi pour la peinture de genre et pour les groupes d'objets pêle-mêle entassés : il faudrait leur supposer de la vie, et les distribuer comme s'ils étaient arrangés d'eux mêmes, c'est-à-dire, avec le moins de gêne et le plus d'avantages pour chacun d'eux. » Cette loi, Chardin l'a appliquée



La Charmeuse, tableau de CHARDIN
Collection de M. le Baron H. de Rothschild



Femme revenant du marché, tableau de CHARDIN
Collection de M. le Baron H. de Rothschild

aussi complètement que quiconque : il a le secret de nous intéresser à ses fruits, à ses fleurs, à ses pièces de gibier, à tous les objets-matières, qu'il sied à son pinceau de représenter, casseroles, brocs, assiettes, miche de pain, fontaine, table, bassinoire, pichets de terre ou d'étain, verres, gobelets, etc.

« Chardin fait tout ce qu'il voit, ont écrit les Goncourt. Rien n'humilie ses pinceaux. Il touche au garde-manger du peuple. Il peint le vieux chaudron, la poivrière, l'égrugeoire en bois avec son pilon, les meubles les plus humbles. Nul morceau de nature qu'il méprise. Il attaquera dans une heure d'étude, un carré de côtelettes de mouton ; et le sang, la graisse, les os, le nacré des nerfs, la viande, sa brosse exprimera tout, et de ses empâtements suintera comme le suc des chairs. C'est à peine s'il se donnera le travail de composer son tableau ; il y jettera la vérité toute simple, ce qu'il aura sous les yeux, sous la main.

Un gobelet d'argent et quelques fruits autour, rien que cela, c'est un admirable tableau de lui. Le brillant, l'éclair

du gobelet n'est fait que par quelques touches de blanc égratignées de pâte sèche ; dans les ombres, il y a de tous les tons, de toutes les colorations, des filées d'un bleu presque violet, des coulées de rouge qui sont le reflet des cerises contre le gobelet, du brun rouge effacé et comme estompé dans les ombres de l'étain, des piqures de jaune rouge, jouant dans des touches de bleu de Prusse, un rappel continu de toutes les couleurs ambiantes glissant sur le métal poli du gobelet. »

Voilà, analysée avec une éloquente précision, la manière de Chardin, l'âme de son génie. Et l'on demeure émerveillé, devant un ensemble d'œuvres de lui, de la puissance d'attraction qui s'exerce sur notre entendement, de tout ce terrestre, devenu par la force de l'art, source infinie d'inspiration.

Le moment est donc opportun de mettre en regard des œuvres de Chardin et de Fragonard. Chacun des deux maîtres a ses fervents, mais je pense qu'en bonne justice, un homme de goût sans parti-pris, doit s'accommoder de les aimer l'un et l'autre.

L. ROGER-MILÈS



La Leçon de lecture, tableau de CHARDIN
Collection de M. le Baron H. de Rothschild



Jupiter et Danaë, dessin de FRAGONARD
Ancienne collection Beurdeley

Op 99

A UNE JEUNE ARABE

Qui fumait le narguillé dans les jardins d'Alep

Poésie de
LAMARTINE

MÉLODIE INÉDITE

Musique de
STANISLAS PILINSKI

[illegible]

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

cresc. f. rall. *a Tempo* *mf*
l'aube o-ri-enta-le, Ou des é-toi-les d'or au ciel brillant. des nuits? Non

f. rall. *a Tempo* *mf*
plus de vers i-ci, mais si ton re-gard ai-me Ce — que la po-ésie a de plus en-chanté Dans

dim. *a Tempo sf* *appass.* *rall.* *a T^o*
l'eau de ce-bassin, con-temple-toi toi-même, Les vers n'ont point d'image é-gale à ta — beau-té. Il

sf rall. *3* *dolce* *suivez* *poco dim.*
n'est rien dans lessons que la langue murmu-re, Rien dans le front rêveur d'un bar-de comme moi... Rien

cresc. *f.* *poco rit.* *3* *rall. p*
dans les doux soupirs d'une â-me fraîche et pu-re, Rien d'aussi po-é-tique et d'aussi frais que toi! —

suivez la voix *rit.*



FRAGMENT DE LA TAPISSERIE DE BAYEUX. (Document communiqué par Baranger éditeur.)

Nos Belles Aïeules

LA BONNE MAHEUT

*Duchesse de Normandie et reine d'Angleterre
Femme de Guillaume le Conquérant*

La journée avait été belle. La douce saison du printemps revenait, vêtissant les arbres à nouveau d'un manteau de velours et de soie, joyeux à l'œil et bruisant à l'oreille. Le soleil allait déclinant vers la plaine, comme un vieillard fatigué vers la tombe, laissant derrière lui un reflet de clarté.

Alors que son dernier rayon disparut de la grand'salle du palais de Lille, où besognait, entourée de ses dames et damoiselles d'honneur, la comtesse Adélaïde, laissant de ses blanches mains tomber l'échevette elle dit : Voici la vesprée, mes filles, quittons ces brouderies !

Toutes alors abandonnèrent leur travail et rapprochant leurs escabelles vinrent plus près du faudesteuil où la comtesse se tenait, afin d'ouïr mieux les beaux récits qu'elle leur faisait ; car c'était une femme de haut lignage, fille du roy Robert de France et femme de Baudoin V seigneur de cette ville et comte de Flandre. Point n'avait besoin de jongleur ou ménestrel pour conter les exploits des siens, son père élevé à l'école de Reims, par Gerbert, l'avait moult instruite, elle était bien disante, aussi tout le monde l'écoutait.

Avant de commencer, ayant autour d'elle œilladé, s'aperçut qu'à ses côtés, sa fille n'était plus, et la vit proche la fenêtre ouverte, les yeux au loin, regardant mélancoliquement le soleil mourir.

Maheut ! Maheut ! que ne t'en viens ici ouïr ? N'es-tu plus fière de notre maison ?

La damoiselle se retourna lentement, elle était belle, toute blonde et toute rose dans ses habits verts, elle avait l'air d'une rose fraîche esclose, son pelisson et son bliaut adornant bien son corps, ses deux longues nattes blondes, issant du voile blanc, entourant son col.

Madame, j'ouïrai bien d'ici, la vesprée est si belle et si douce !

Or, commença la comtesse, c'était le temps où ma mère Constance d'Arles, quitta son beau pays de soleil et de fleurs pour s'en venir épouser mon père Robert le Pieux, et je veux vous conter aujourd'hui comment elle m'apprit à brouder ce point qui vous captive fort, mes damoiselles...

La jeune fille était retournée à ses rêveries laissant ma dame sa mère dire, restée dans l'embrasure de la fenêtre ; son fin visage se découpait dans cette arche d'azur, comme une page de missel historié. Dans de certains moments elle appuyait son front contre la pierre, et fermant ses yeux pour que nul n'y voie trace de pleurs, elle murmurait :

Brictric, Brictric, où êtes-vous bien aimé ?

Puis d'elle-même, redevenait calme, — l'amour comme la haine durent peu au sein des femmes — elle allait vers sa mère et s'inclinant : Madame, vous aviez grand'raison, reprenez votre récit, je vous prie, et dites-nous les exploits brillants de nos aïeux et tous les beaux écrits, qu'apprit au comte mon père, le moine Gerbert, et aussi les hauts faits du roy de France mon aïeul Hugues Capet, car je suis de souche royale!...

— Oui dà, ma fille et par votre talent et votre beauté en êtes digne !

Mais quel est ce bruit de chevaux et de cris, qui donc vient ici ?

Maheut s'empresse à la fenêtre : C'est le comte mon père, qui sur son coursier fumant arrive tant vite que sans son gonfalon, je ne le distinguais des autres cavaliers dans cette poussière !

— Votre père ! venu de Boulogne ici ! Il voudra me parler, retirez-vous, mes dames, et vous ma fille aussi !

*
* *

En grand tumulte dans la cour, Baudoin est descendu de cheval, les chiens mènent grand tapage, les gens crient Vive le comte !

Il gravit les marches du palais et de suite, la figure rayonnante se dirige vers la salle où son épouse l'attend. Sans prendre le temps de l'embrasser, il s'écrie : Adélaïde ma mie, avons grandement à parler, une demande qui m'agréa a été faite, une demande qui, bellement nous honore, par un de vos parents Guillaume pour Maheut notre belle et bonne fille.

Or, ça j'y consens dit la comtesse, qu'on appelle Maheut !

En des atours simples toujours belle, Maheut se prosterner et baise la main de son père qui la fait seoir et lui dit la chose...

— Qu'est cet homme, fils de roi, de prince, pour songer à moi ?

Guillaume le Bâtard, ainsi on le nomme... Le pourpris à son visage monte, tandis qu'elle s'écrie : Un bastard ! moi ! il faut être fou, pour croire que moi, petite fille de roy j'épouserais un bastard ! Et comme son père l'en presse, la menace, elle se lève, blanche et fière comme un grand lys :

« J'ai m'ieux être nonne velée
Que jou soie a bastard donnée. »

Interdits Baudoin et Adélaïde se regardent, puis comme elle s'en va et que le comte a promis à Guillaume prompte réponse, un messager part vers lui, portant la douloureuse nouvelle. Introduit près de Guillaume il lui dit



Baudet photo

La Reine Maheut
Tableau du XVI^e siècle provenant de l'Abbaye aux Dames, maintenant au Musée de Caen.

Communiqué par M. Menégot, conservateur



Baudet photo

Le Roy Guillaume
Tableau du XVI^e siècle provenant de l'Abbaye aux Dames, maintenant au Musée de Caen.

Communiqué par M. Menégot, conservateur

Ayuntamiento de Madrid



La porte et le donjon de l'abbaye de Trinité
d'après un dessin au crayon de Le Nourrichel
Bibliothèque de Caen

son passage crié « la peau, la peau », insulte à ce petit fils d'un pelletier de Falaise, se promet de corriger cette tête de femme moult escervellée. Sans prévenir ses gens, enfourchant son cheval, il part...

Une pluie torrentielle détrempe la terre, changeant les chemins en ruisseaux de boue, dans lesquels parfois s'abîme sa monture. N'importe! il va... En vue des murs de Lille il ne s'arrête pas, et couvert de boue, ruisselant d'eau, il arrive au palais sans se faire annoncer, pénètre en la salle que Maheut, précisément, traversait pour se rendre chez sa mère.

Sans lui donner le temps de respirer, sans dire un mot, il la saisit par ses longues nattes blondes, la renverse; de poings et de pieds la bat au point que peu s'en faut qu'il ne la tue et sans dire un mot, repart.

Sur le pavé gît Maheut, grandement étourdie, sa belle cotte blanche toute salie, toute maculée de boue, ses cheveux déliés, et pourtant souriante, comme en un rêve envolée.

Arrive son père : Holà! mes gens! holà! ma mie qui vous mit en tel état?

Toute dolente elle répond : Guillaume, le duc Guillaume!

— Où est-il? répond le père par le vrai Dieu, je l'occirai!...

... Les femmes sont folles en paroles, le temps apporte conseil et Baudoin réfléchit... d'autant plus qu'un message secret lui annonce que le comte peut devenir roy d'Angleterre.

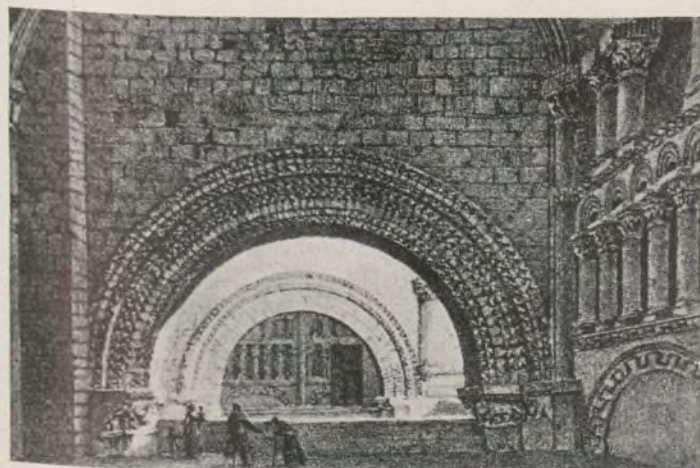
Oh! oh! pense-t-il, cette affaire me plaît, mais comment y décider Maheut?

La fait venir devant lui : Enfant, avez parlé comme folle, Guillaume est grand seigneur, duc de Normandie, et bientôt roy d'Angleterre. Est-ce assez bien pour vous? et voulez-vous que nous rejoignons les pourparlers, tels ils étaient avant la petite agacerie?

Maheut réfléchit, elle consent. Guillaume averti, accourt à toute bride, arrive à Lille, et vite veut savoir pourquoi Maheut a changé d'avis.

Lors elle lui avoue :

Pour ce que vous fûtes si téméraire et que vous eûtes si haut courage, qu'en la maison même de mon père vous me fîtes mauvais traitement et pour cela je veux être à vous, plus que pour tout votre avoir.



Les tribunes de l'église Sainte-Trinité avant la restauration
d'après Jolimont
Communiqué par la bibliothèque de Caen

Guillaume, s'inclinant jusqu'à terre lui dit : Ma mie, serez dame de Normandie, et d'Angleterre. Diex aïe!

* *

Au château d'Eu, messire Guillaume l'attend, la reçoit et de suite on les marie... (1054) Mais ô désespoir, voici que Maugier les excommunie.

Maheut reste tremblante, devant cette marque infamante mais lui, dit : « Ma mie ne craignez point, je les vaincrai bien. Ne sommes point si proches parents, parce que votre mère épousa en premières nocces Richard III mon oncle? Mais, ma mie, on rapporte qu'ils ne se connurent point.... Diex aïe! autrement le sera de nous! si le vouiez bien!

Puis Guillaume mène sa jeune espousée à Rouen, où grande liesse l'attendait, mais vint le temps où il dut s'en aller guerroyer et laisser Maheut seule.

FIGARO ILLUSTRÉ

tout ce dont on l'avait chargé, et même plus, répétant la phrase : J'aime mieux...

Le duc devient furieux, et lui qui venait justement de châtier des bourgeois d'Alençon coupables d'avoir à

Le duc parti, les jours semblèrent longs à Maheut.

Une fois, qu'en la grand'salle elle rêvait, ses yeux suivant les dessins des étoffes tendues en l'appartement, vit venir à elle le saint abbé Lanfranc. Tous s'inclinent pour recevoir sa bénédiction, puis sur un geste de Maheut s'éloignent.

— Duchesse Maheut, dit le moine, ne semblez pas joyeuse, serait-il arrivé quelque ennui au duc votre époux?

— Mon père, reprend Maheut dolente, sur nous pèse toujours l'excommunication et depuis si longtemps, privée des sacrements, j'en peine et souvent pleure... Mon père aviez promis intercéder pour nous près de l'apostole? (le pape).

— Ainsi ai-je fait et viens en ces lieux vous porter grande joie, si acquiescez. Ferez vous bien ce que dirai?

— Oh! sire abbé, tout pour laver de nous cette tache.

— Or voici : Le duc et vous, aumônerez rentes pour le vivre et vêtire de 100 pauvres aveugles, partie à Cherbourg, partie à Bayeux, partie à Caen et autre partie à Rouen, puis ferez bâtir et fonder de rentes chacun une abbaye, l'une à Moignes, l'autre à Nonnains afin que Dieu vous pardonne à tous deux.

— Ainsi ferai-je ô mon père, je bâtirai la maison du Seigneur, et les pierres s'élèveront et chanteront miséricorde, et les broderies l'orneront, puis Cécile, ma fille en sera abesse, tandis que, lors mon corps redeviendra poussière, les nonnains l'étendront sous les carreaux de leur chapelle en criant merci! pour leur fondatrice.

Ma fille, prononce le moine, vous êtes pardonnée!

* *

L'an 1066 du Seigneur le conquérant pour aborder en Angleterre s'embarque en le port de Dives.

Maheut n'est point allée jusque-là, mais restée en son château de Bonneville-sur-Touques, où, avant de partir Guillaume lui a confié sa duché, une grande mélancolie s'empare d'elle, mais les yeux fixés vers la mer elle regarde, et tout à coup croit voir de petits points noirs envahir l'eau bleue : « Les Drakars de Guillaume, les voilà! Partis, partis, et je reste seule! murmure-t-elle...

— Duchesse Maheut, êtes-vous par ici? prononce une voix grave, celle de Lanfranc qui s'avance.

— Mon père, voyez là-bas, sur la mer, passe la flotte de Guillaume...

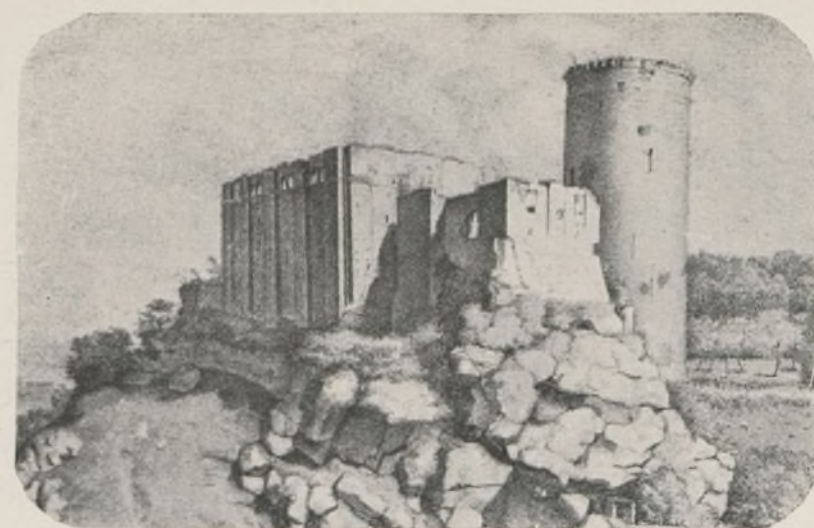
— Et je la bénis, Madame votre époux s'en va conquêter l'Angleterre. Haut la tête, serez reine, duchesse, et le méritez!

Que besoinrai-je mon père? Bientôt au castel devrai rentrer avec l'hiver. Déjà vintes à mon aide, mais mon abbaye est finie et richement dotée, que dois-je faire ici?

La tête en ses longues mains blanches et décharnées, Lanfranc s'était arrêté et réfléchissait.

Lors, comme il était fort savant et grand clerc de son temps, il se prit à dire : En les anciens âges vivait dans Ithaque, une reine sage et belle, comme vous ma dame, dont le mari aussi, s'en était allé conquêter et elle aussi se demanda : que faire en cette occurrence? S'imagina de retracer les exploits des siens par brouderie (d'autres disent fila et tissa une longue toile) mais peu importe, étant fort habile de ses mains, comme vous duchesse Maheut. Pourquoi ne faire comme Pénélope (ainsi elle s'appelait) et ne retracer les hauts faits de Normandie à la pointe de l'aiguille sur toile de lin. Ce serait belle œuvre ma dame, mais ne la défairiez point!

— Bien parlé, bien pensé,



Le château de Falaise (où naquit Guillaume)
d'après Le Touzé
Bibliothèque de Caen



La crypte de l'église Sainte-Trinité avant la restauration
d'après Jolimont
Communiqué par la bibliothèque de Caen

noble moine, à cela vais songer, et dès maintenant faire filer tout le lin pour préparer la toile. Qu'elle soit longue ! Beaucoup aurez à y brouder, et de hauts faits à retracer, car le drapeau de Saint Pierre, donné par l'apostole enveloppe et protège de ses plis Guillaume, tandis qu'un chevel de Saint Pierre le guide en sa route...

*
**

En son repairier de Caen, Maheut était venue.

Le second hiver défuntait, on était aux ides de mars, Guillaume allait revenir et Maheut songait au victorieux qui rentrait. Elle aimait faire la ressouvenance de ses joies passées, d'abord quand le premier messenger venant d'Angleterre lui dit la victoire d'Hastings, puis cet autre qui lui conta le couronnement du roy, en l'abbaye de Westminster, un jour de Noël.

Donc, par un beau matin, quitte Caen, et s'en va, à la rencontre du duc, amont la campagne jolie et déjà reverdie car Pasques approchait. Lors, voit de loin une belle troupe qui s'avance et son époux au milieu des plus nobles de Bretagne, aux cheveux longs, aux vêtements bossués d'or, et devant si noble assistance, descend pour faire grande révérence. Le duc la salue et l'embrasse, mais voici qu'elle vient à lui dire : « Sire, permettez-moi de lever à mon proufit le droit des bâtards ! »

Pâlit, rougit le roy, qui en ces mots voit insulte, et sans l'ouïr davantage, la traîne de par la ville, liée à la queue de son cheval, du lieu appelé abbaye aux Hommes, jusqu'à celui de Trinité, où il la laisse pieds écorchés, chevelure défaite, mourante et demi pâmée, lui demandant enfin qui l'avait incitée à ce dire : — Le comte du Mans, sire.

Le duc, après avoir sollicité grand pardon de sa femme, tira grande vengeance du comte.

D'aucuns qui nous ont conté cette histoire ajoutent que c'est pour cela que ces deux emplacements furent choisis pour y bâtir abbayes, mais d'autres assurent qu'elles existaient avant ceci.

Maheut encore tout endolorie était restée en son couvent, soignée par ses femmes lorsque partit le duc en Angleterre pour calmer quelques révoltés. Alors lui parvint la nouvelle (1068) que le duc la mandait de passer la mer pour être couronnée reine, et qu'il envoyait vers elle des délégués puissants. S'en va vivement à son château : Vite mes biaux les plus beaux, les plus brodés, mes chaines les plus fines, mes wimples (guimpes) les plus douces, mes agrafes d'or et de pierreries.

Et les femmes de plier les étoffes souples, ces cottes à plis crespelés, ces bijoux, ces fermoirs, joyaux rapportés par Robert, de l'Orient et donnés à Maheut par Guillaume.

Vite ! mes damoiselles, et n'oubliez mon grand peigne d'ivoûère pour lisser mes blonds cheveux, et ma gravouère pour la raie, rangez tout dans la pignère. Vite ! là bas, la couronne d'or m'attend !

Si je suis femme de bâtard, dit-elle tout bas, je suis duchesse de Normandie et reyne d'Angleterre ! puis entourée de son escorte de prélats et de princes arrive à Londres pour être couronnée solennellement en le jour Pentecostes et revint en Normandie. Longtemps après ceci, en sa chambre, près de la cheminée assise, à ses enfants songait, car elle était meilleure mère qu'aucune autre, cette bonne Maheut.

Les larmes coulaient sur ses joues, à la ressouvenance de Richard, son second fils blessé à mort, en forêt de Winchester, et l'autre le premier né, parti au loin.

— Au moins puisque celui là me reste, que je ne le laisse pas en besoin ! pense-t-elle. Et elle va, puisant dans ses coffres à pleines mains, l'or et les bijoux, pour lui envoyer...

Des bruits de pas sur les dalles...

C'est vous Samson, dit Maheut, sans se retourner, appro-

chez et me venez aider, bon serviteur, mais comme toujours soyez messenger discret !...

— Par le vray Dieu ! Madame ! c'est moi le Roy ! hurle une voix puissante, en prison est votre Samson, dont tirerai vengeance !

Maheut se retourne épouvantée, et toute apâlie voit Guillaume les yeux flamboyants, lèvre dure et hautaine, accent menaçant. D'elle s'approchant : Avais défendu ce que faites ? Suis-je le maître ou non, femme ?

Protéger votre fils ! un ingrat, un insensé ! — Pardieu ! mon duché que j'ai conquis, m'en dépouiller ! Ou l'Angleterre ?... elle ne sortira pas de ma main, tant que vivrai ! Ricanant il ajoute : Tous mes biens alors ? par le vray Dieu ! et moi qu'aurais-je ? Et maintenant, après mes refus, et ses insolences, il part... va, jetant follement argent sur sa route ! l'argent que me prenez pour lui donner Madame !

— De quoi vous étonnez messire ! répond la reine, de ce que j'aime tendrement mon aîné ? Vertudieu ! si mon Robert était mort, si 7 pieds de terre le cachaient à mes yeux et qu'il ne pût être rendu à la vie qu'au prix de mon sang, le verserais pour lui et ne craindrais pas d'endurer des souffrances au delà de ce que la faiblesse de mon sexe ne permet de promettre ! Puis-je être ici dans la richesse et souffrir que mon fils soit accablé par la détresse et la misère ?

Puis elle s'est levée, et d'un geste royal, la mère ajoute scandant les mots : Une telle dureté n'entrera pas en mon cœur et toute votre puissance ne me l'imposera pas !

En son abbaye de Caen, malade était venue Maheut et tandis qu'en la grand'salle, autour de sa brouderie, besoignaient ses femmes, Maheut, lentement s'était approchée de la fenêtre, et regardait mourir le jour.

Sous cette arche de pierre, que l'azur avait quittée, et qu'emplissait maintenant une fine poussière grise, le visage émacié de la reine se détachait lugubrement. Ses cheveux d'or, étaient devenus d'argent, et les nattes sur son biau vert éparées, semblaient sur une prairie d'hiver, des ruisseaux congelés.

Maheut rêvait...

Au loin, de par la ville à ses pieds assise, les premiers feux s'allumaient autour de l'abbaye de Guillaume, dont les flèches hautement dressées sur le couchant enflammé paraissaient deux lances noires, menaçantes, en arrêt !

Maheut regardait...

Le passé revenait, sa vie se retraçait de Lille à Rouen, de Londres à Caen... duchesse de Normandie, reine d'Angleterre... deuils et joie tout vivait !

En cette ombre qui vient, elle reste comme une ombre, enveloppée de ce long suaire de toile blanche où se retrace, peinte par son aiguille l'épopée du conquérant !

— Reyne ! le vent fraischit, dit en s'agenouillant près d'elle une damoiselle.

Puis une autre : Ma reyne, ne sais plus adorer ce cavalier, prêtez moi conseil...

— Ma reyne, comment dois-je tracer cette couronne ?...

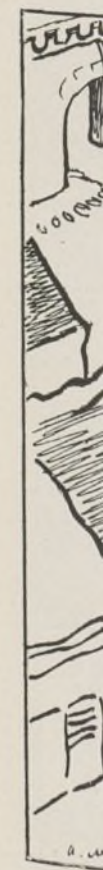
A ce mot la reine a tressailli et quittant la fenêtre, va vers la longue bande de toile où travaillent ses filles :

— Aélis me passez l'aiguille et la laine, vous la brouderai moi-même cette couronne !...

... Autour de Maheut les dames se pressaient en silence et grand respect. Parfois elle levait les yeux de dessus l'ouvrage et regardait au loin, comme visionnaire de belles choses... puis reprenait. Gouttes d'eau perlaient de son visage, elle pâlisait... défailait... tant... qu'au dernier point qu'elle y fist, passa son âme en Paradis murmurante :

Voici la vesprée mes damoiselles... quittons ces... brouderies ! Et cette fois ce furent ses noces en Paradis !

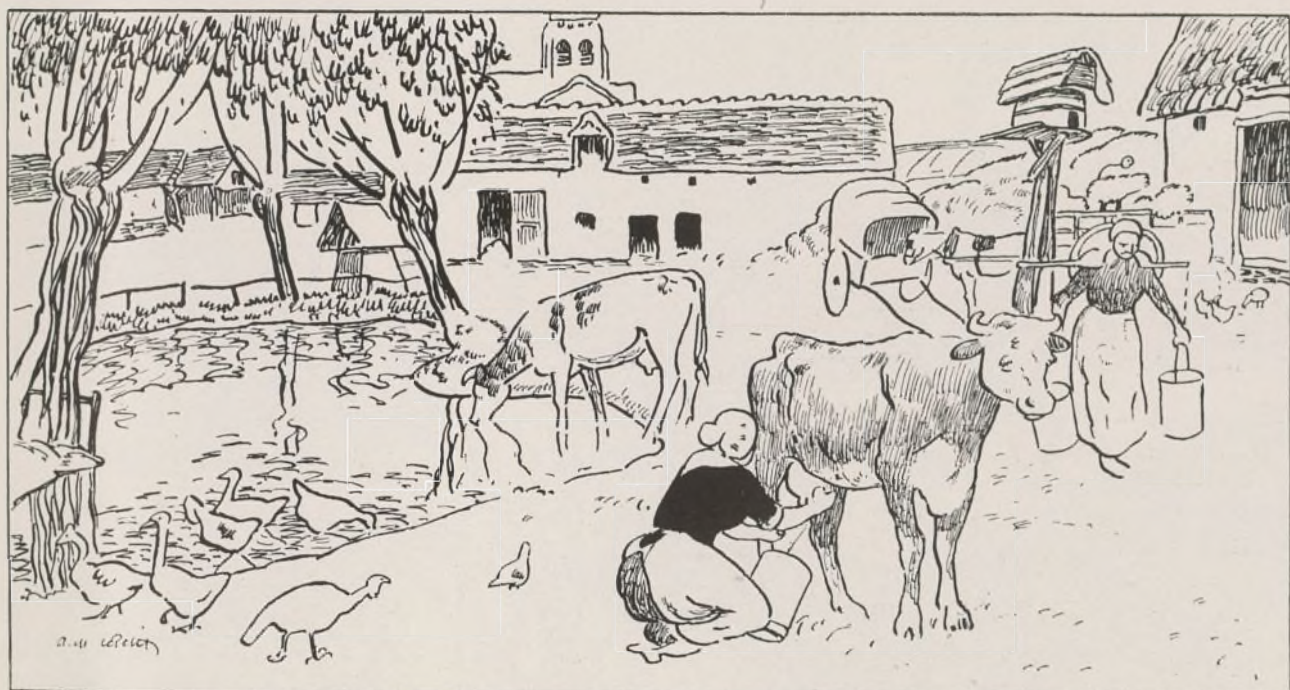
SUZANNE TURGIS.



Au Village

QUELQUES TYPES

IMAGES DE A.-M. LE PETIT



C'est l'heure ensoleillée : le ciel est bleu, les nids sont pleins de chansons, dans la mare, les canards barbotent; sur le sol, les poules et les oies picorent. Dans le pré, la vache, placide et immobile se laisse tirer du lait. Accroupie, les mains rapides et expertes, la fermière est en train de traire le lait, que reçoit un seau, et comme le pré est bon, que l'air en est sain, le seau s'emplit d'un lait riche, crémeux, épais et blanc.

Dans ce coin de nature, il semble qu'il ne peut fleurir que du bonheur. Tous les bruits envolés se fondent en une harmonie grisante. Et parfois, du clocher de la petite église, qui domine les fermes du village, des notes d'airain tombent en ondes invisibles, qui sur les choses étendent une éternelle et mystérieuse protection.

Celui-là ne porte pas qu'une besace sur son épaule : il y sent peser la haine de tous les foyers devant lesquels il passe, vêtu de haillons, les pieds nus et saignant souvent aux pierres du chemin. Mais c'est le lot que le destin lui a départi. Parfois il a lutté, il a voulu réagir, il s'est senti un besoin de se rapprocher de la société, mais la société défiante l'a repoussé. Quand il lui semblait qu'on l'accueillait avec moins de rigueur, et qu'on lui donnait le morceau de pain qui aide à ne pas mourir, ou la pincée de tabac qui aide à philosopher, il devenait avide de gratitude; mais il s'apercevait qu'on l'écoutait comme un coupable qui fait des aveux; ceux en qui il voyait déjà des bienfaiteurs s'élevaient en juges ou en policiers, et pour peu qu'un crime eût été commis dans la contrée, c'est lui qu'on accusait d'abord, sans autre motif que sa misère, que le délabré de sa tenue, que l'imprécis de son état-civil.

Va, chemineau, passe ton chemin, fuis, — mais où fuir? le gendarme te guette; les enfants se détournent de toi : tu fais peur; et faire peur, quand on ne possède ni sou, ni toit, c'est être criminel...

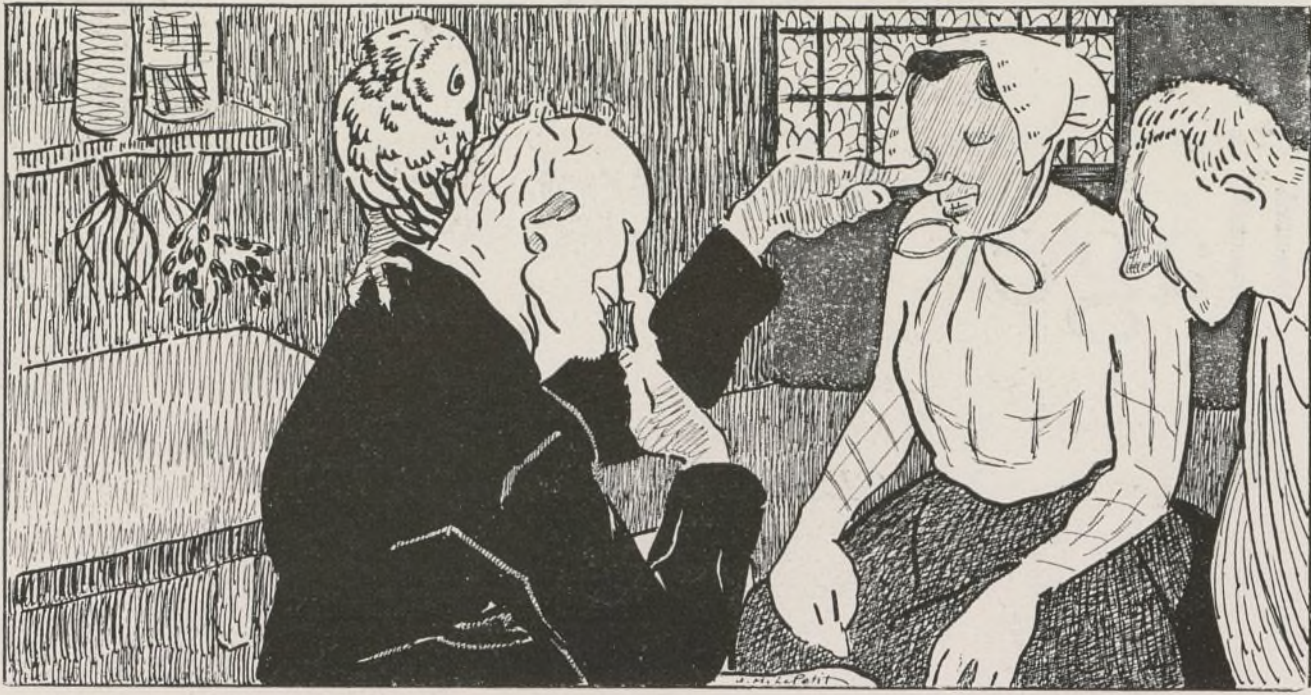


Sur la grand'place, un son de trompe a retenti : point n'est besoin de regarder aux fenêtres pour savoir de quoi il retourne; cette trompe, c'est celle du boulanger dont la charrette vient de s'arrêter, et les ménagères se hâtent pour aller aux provisions. Parfois, c'est un gosse qui va chercher la miche, et la miche sera plus grosse que le mioche. Il n'est pas jusqu'aux chiens qui ne s'approchent pour flairer s'il n'y aura pas pour eux une croûte abandonnée. Et sous les toits des petites maisons, la vie s'est éveillée. La venue du pain a ouvert les appétits et les yeux; le sommeil a fui : vite à la soupe, le pain est chaud.

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

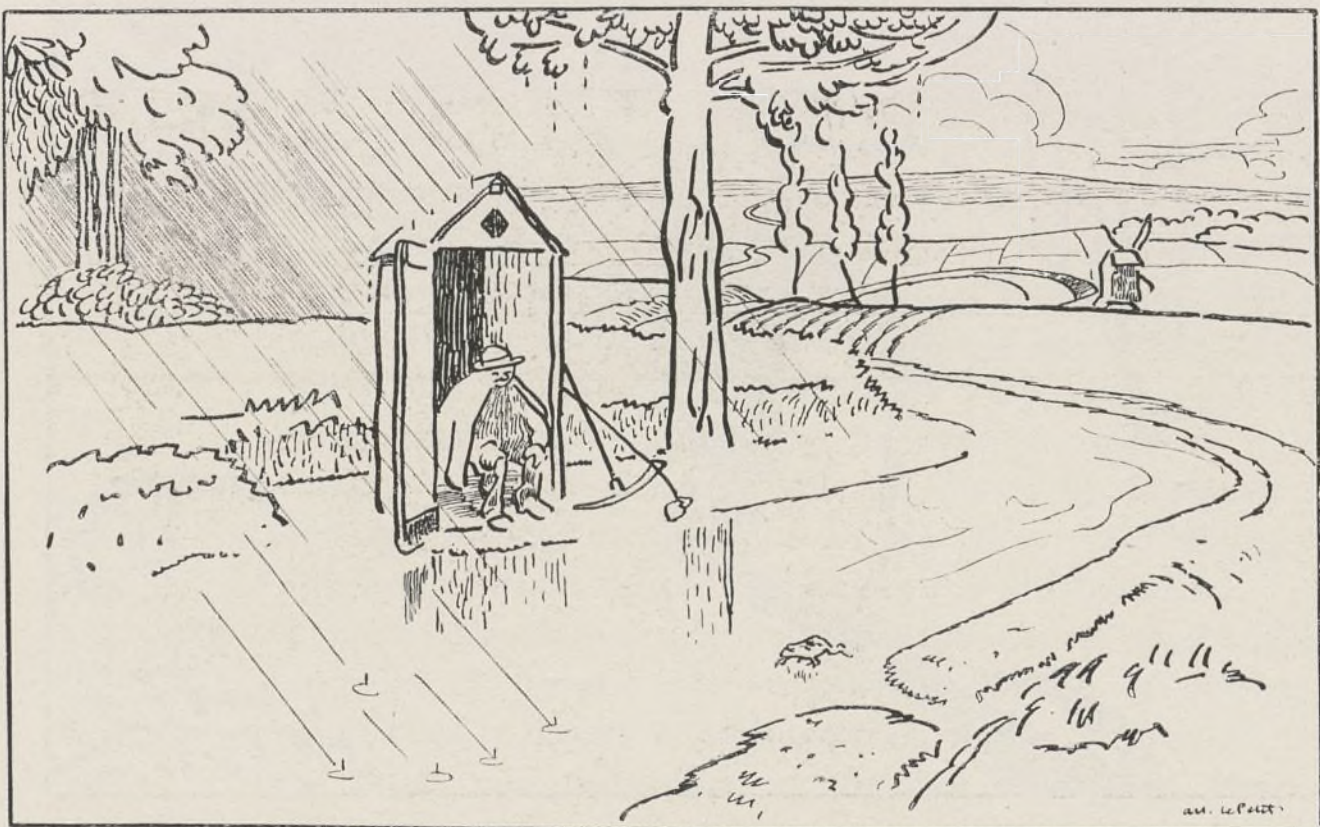
RACONTÉES
PAR UN
BOURGEOIS DE PARIS

Ayuntamiento de Madrid



Ab ! les flots d'harmonie discordante ! C'est l'orgue du père Mathieu, l'homme au pilon de bois, qui les verse. Et pour auditeurs, il a tous les chiens du pays qui lui font cercle et aboient lamentablement. Ni le Noël d'Adam, ni le Mandolinata, de Paladilbe, ni les Cloches de Corneville, de Planquette, n'arrivent à calmer l'antimélomanie des quadrupèdes. Crispés sur leurs pattes ou écroulés sur leurs trains de derrière, ils arrachent de leurs entrailles les cris les plus déchirants, et pour peu que les averses aient sevi sur l'instrument à manivelle, la cacophonie atteint à son maximum d'intensité.

Pourtant on l'aime ce vieux tourneur de mélodies : et puis, pour un sou, on a droit de détacher un des feuillets sur lesquels il vous annonce la bonne aventure, et ces promesses d'avenir, toujours favorables, mettent du réconfort aux cœurs naïfs, et valent bien que les oreilles soient pour un instant blessées.



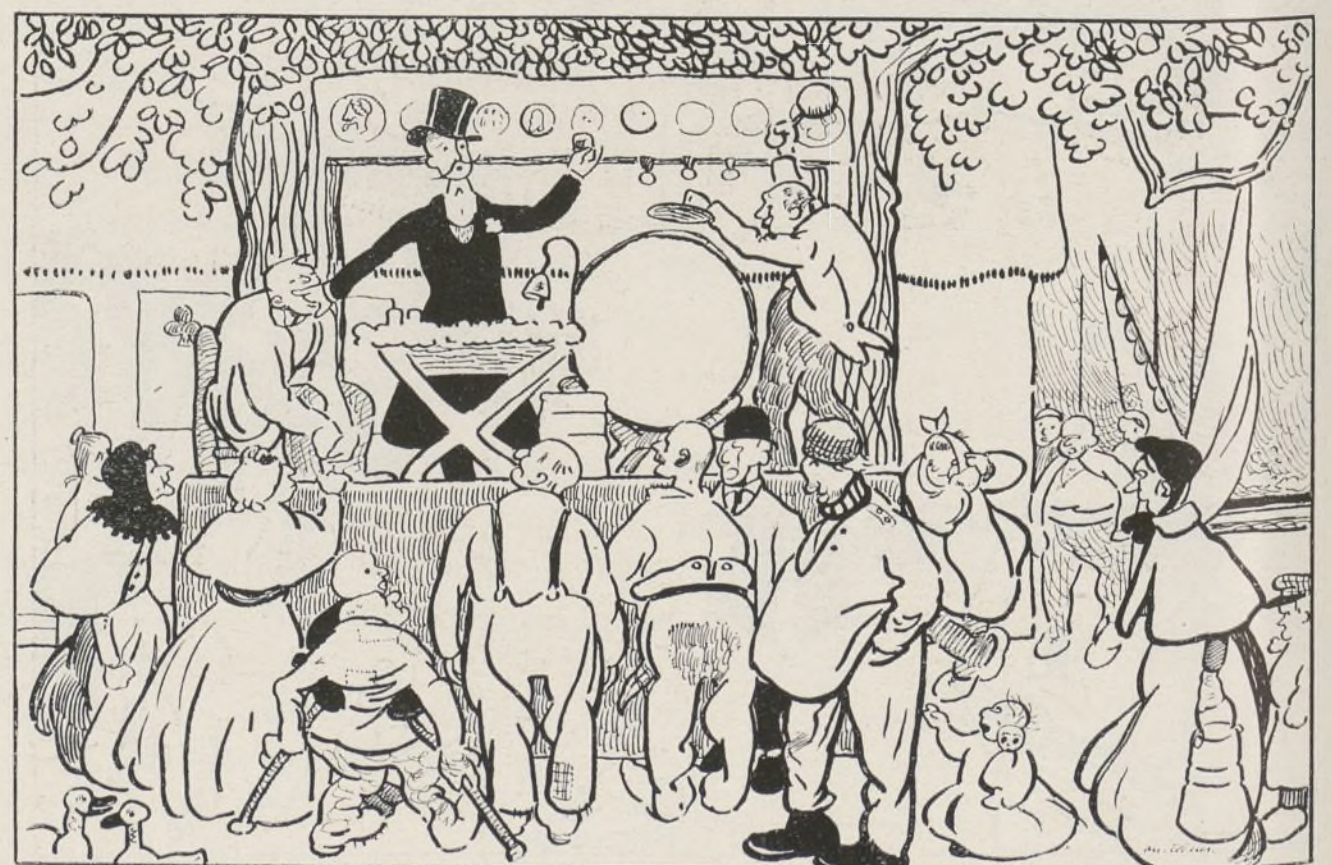
Boum ! boum ! Zimm boum boum ! A grand renfort de grosse caisse et de cimbales, le charlatan a appelé autour de lui les gens du village. Sur son tréteau instable, devant ses écriteaux aux fallacieuses promesses, l'homme est debout, magnifique d'aplomb et de bagout, dans sa redingote noire et sous son chapeau à vingt reflets : un patient, — un compère, — est assis près de lui, donnant les signes des plus affreuses souffrances ; mais le charlatan est là : son remède est aussi efficace pour les dents que pour les cors aux pieds, et alternativement le compère sera allégé d'une molaire ou d'un durillon. Les gens hésitent bien : pourtant le bien-être exprimé par le patient les oblige de tirer de leur gousset les pièces de dix centimes qui leur procurera la panacée universelle. Et le charlatan, quand la séance sera finie, et qu'il pliera bagage, aura arraché une belle recette à tous ces pauvres gens.

La science ne l'embarrasse pas : il s'est créé une situation en marge des besoins humains : il est le bénéficiaire de la bêtise humaine. Il ignore tout, si ce n'est qu'il y a des gens crédules et il en abuse : le rebouteux est quelquefois herboriste ou masseur ; lui, il est mieux et moins ; il magnétise sans avoir travaillé le magnétisme ; il a pour les gens qui le viennent consulter des gestes mystérieux, des regards torves, des attouchements bizarres, des mots incompréhensibles, des invocations qui seraient comiques si elles ne laissaient dans un ébahissement tragiquement naïf les cœurs simples qui les entendent. Car on l'écoute avec respect, ce farceur, qui finit par se prendre au sérieux, en impose à sa clientèle, jusqu'au jour où un gendarme viendra lui mettre la main au collet.

Et pourtant, sur certains malades imaginaires, cet exorciseur à la manque a eu une action heureuse : que tout le mal qu'il aurait pu faire lui soit pardonné, pour le quelque bien qu'il a fait !



Il pleut, la route est déserte ; l'eau ruisselle et forme des flaques dans les fondrières ; le casseur de pierres a déposé sa pique et son maillet, et, assis à l'abri dans sa guérite, il attend que l'averse ait cessé ; les mains aux genoux, il goûte au repos que lui crée l'intempérie, et il se dit que la pluie n'est pas bonne seulement aux sillons, mais encore aux pauvres casseurs de pierres, dont l'échine s'ankylose à la rude besogne. Et tandis que l'averse continue, l'humble travailleur regarde la nature avec des yeux pleins de gratitude ; dans la grande paix qui règne autour de lui, en dépit de la mélancolie qui pleure des branches, il perçoit, sans la définir, la beauté de cette campagne qui s'étend sous le ciel vaste, à perte de vue, et le moulin qui domine au fond le paysage lui rappelle certain jouet qu'il voyait à la fet du village, et qui lui faisait envie, du temps qu'il était petit. Et le casseur de pierres, instinctivement, se sent ému.



L'homme de loi qui sait que quand l'estomac travaille, la passion se calme, a fait apporter une bolée de cidre, et écoute les adversaires en leurs explications : c'est pour la succession du père Godefroid qui s'est laissé périr. Chacun demande plus qu'il ne doit recevoir, mais chacun compte sur la bonne foi du notaire pour se laisser surprendre, et sur sa justice impartiale pour faire du tort à l'autre. Et les arguments tombent drus comme grêle. Le cidre n'est pas de force à triompher de ces batailles d'intérêt : le moindre lopin de terre, une vieille charrette, une pièce de vin, un chassais à légumes mettent aux prises le fermier retors et la vieille fille avare : tous deux parlent à la fois, se répètent, s'apostrophent, en viennent aux injures, aux accusations presque calomnieuses, et l'homme de loi les écoute béat. Les écoute-t-il ? Que non pas ! Son œil vague regarde plus loin : il voit, à une portée de fusil, un champ avec de belles moissons et des pommiers chargés de fruits, et l'homme de loi, heureux de vivre, tandis qu'on dispute la dépouille d'un mort, songe que ces moissons et ces fruits sont à lui, bien à lui, toujours à lui.



L'heure de la messe approche et dans la vieille église, le sacristain, l'enfant de chœur, et même Mademoiselle Gertrude, la vieille servante du curé se suspendent à la corde, pour donner à la cloche sa volée. A chaque retombée du battant, le son s'échappe, harmonieux, rude, puis velouté. Mais les sommeurs n'y font point attention, tout à leur effort habituel. Leur vue cependant, dans le cadre du sanctuaire, évoque les gens d'une lointaine époque. Les piliers au chapiteau roman, qui portent la voûte, la couronne de lumières qui pend au milieu du chœur, les vieux rétables et les vieilles statues qui ornent l'autel et le reposoir, la lumière tamisée qui filtre à travers les verrières, un vague relent d'encens et d'humidité, de cire fondue et de fleurs qui se fanent, tout cela évoque un autre âge, celui des confidences mystiques et de la foi confiante.....



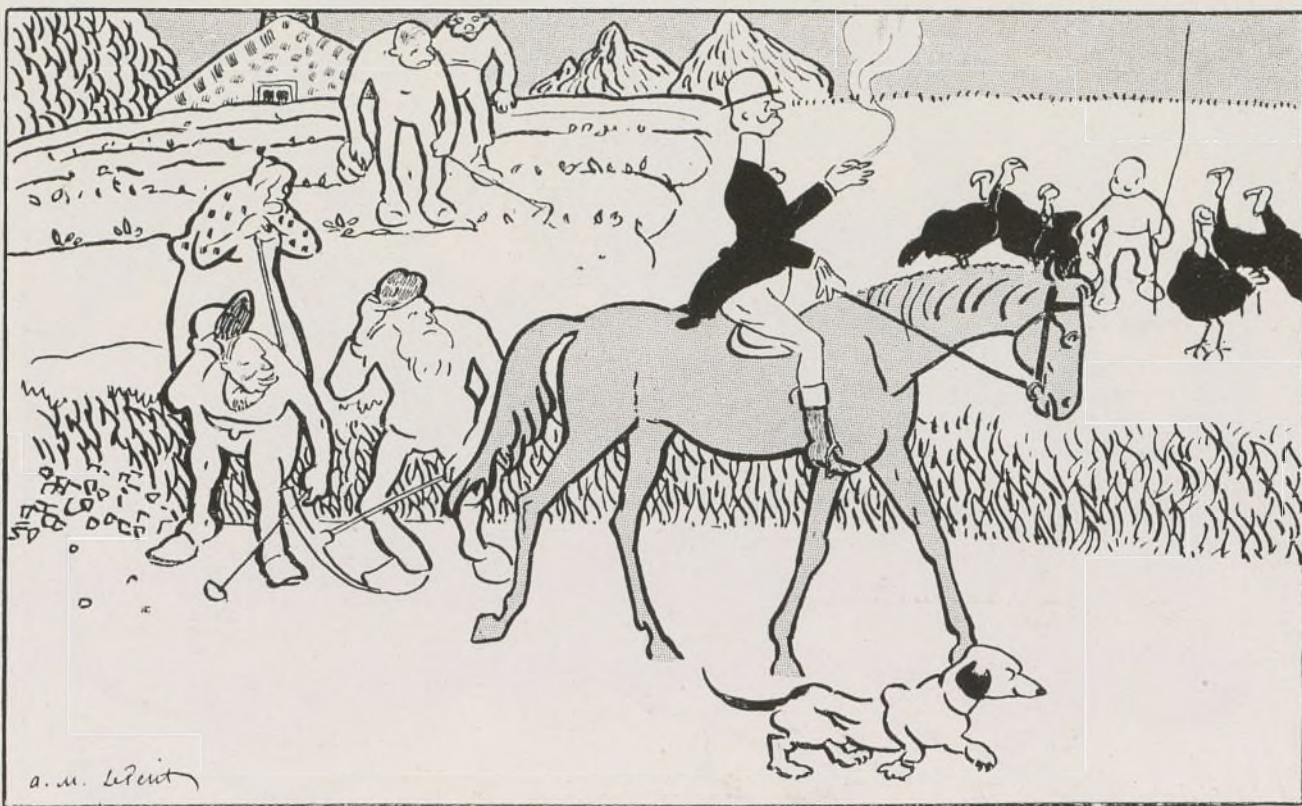
Ce n'est pas un grand industriel, il n'en est pas cependant de plus connu dans le pays. Sa barbe est birsute, sa tenue dépenaillée ; il est sale et vieux, mais on traite avec lui, et quand le prix est fait, il sort une vieille bourse dans laquelle, aux dires des gens, il y a toute une fortune. Car ce bonhomme ne vend pas, il achète.

Il achète tout, peaux de lapins, chaises boiteuses, cuvettes fêlées, chaudrons sans fond, chapeaux troués, vieille ferraille, vieux habits, tableaux crevés, bouteilles vides ; quand il quitte le village sa tournée faite, il traîne avec l'aide de ses chiens, une voiture toute chargée de débris et de choses sans nom, qu'il a disputés sou à sou.

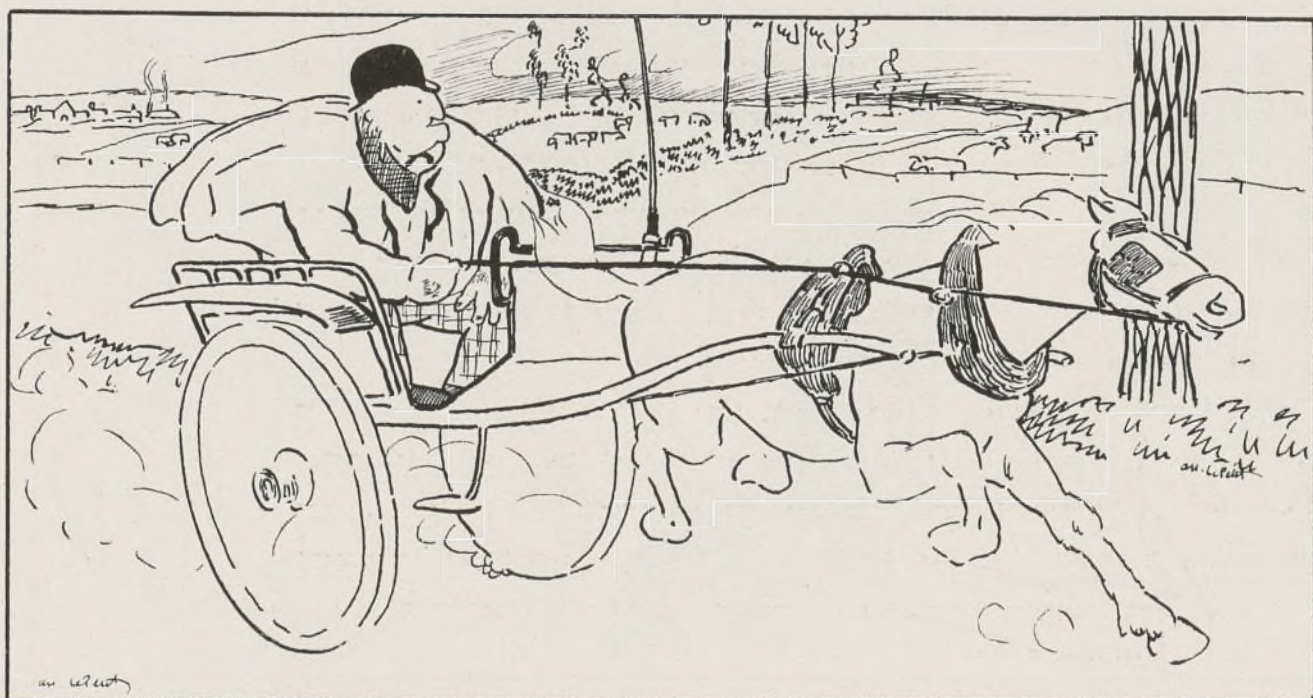
Où s'en va-t-il, avec cette cargaison hétéroclite ? Nul ne le sait, nul ne fait effort pour le savoir. Le mystère qui plane sur son existence plaît à ses clients, qui voient peut-être en lui une manière d'alchimiste, possédant — sans qu'on le sache — le secret de changer tout le plomb vil en or joyeux et tintinnabulant.



Au cabaret, sur la table, des bolées de cidre : et, entre les bols, des dominos, car pour fêter le repos hebdomadaire, on est allé hors du foyer boire un coup et se risquer au plaisir du double-six ; cela ne va pas tout seul pour chacun ; les quatre compagnons qui jouent n'ont pas des chances égales, et ceux qui savent compter sont plus heureux que ceux qui se fient au hasard pour jouer. Il y a même des coups douteux, des additions dont le total n'est pas certain, et l'on discute ; et quand on discute on en arrive vite à se dire des vérités. Celles qu'on se sert sont généralement dépourvues d'aménité : mais bah ! On ne dépasse pas les gros mots et la colère tombe sur une plaisanterie un peu lourde, et sous le regard de la cabaretière épaisse et rebondie qui sait comment on apaise les courroux, d'un sourire et d'un coup de boisson.

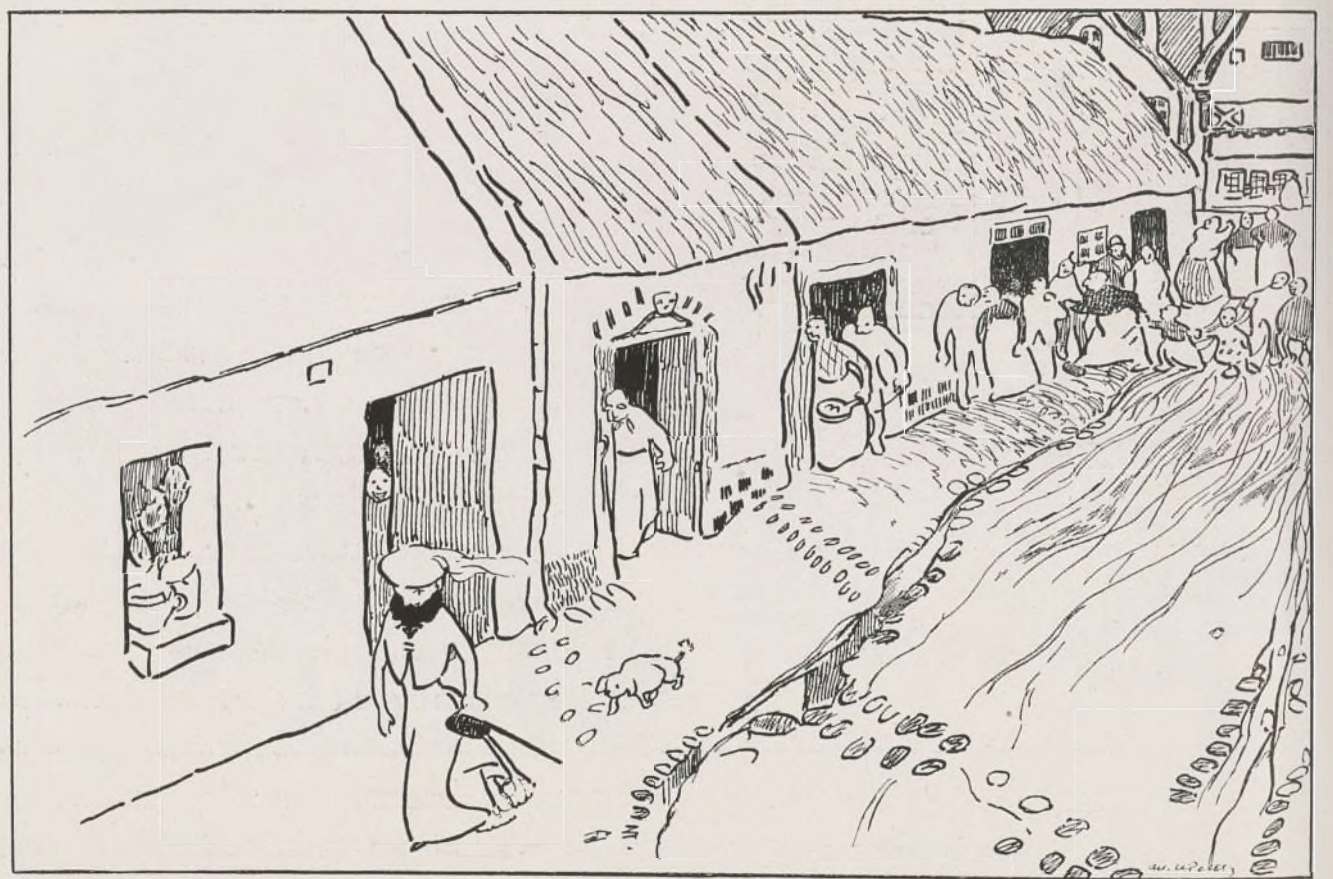


Toutes les portes s'ouvrent sur son passage et, lorsqu'elle est déjà loin, on sort pour la voir et les langues vont leur train : elle a mal tourné, elle a quitté le village et la ville l'a trouvée prête pour toutes les tentations : quand elle vient voir les « vieux » — car elle ne les a pas oubliés, — et les soutient même de mandats dorés envoyés chaque mois, elle fait scandale avec ses toilettes au chic parisien, et ses parfums qui montent à la tête ; mais, devant elle, on est lâche, on ne dit rien, on feint de l'admirer, on lui sourit — quand on pense n'être point vu ; — mais qu'elle reprenne le chemin de la gare ; alors on la déchire à belles dents ; le journal a parlé d'elle, on se répète ses histoires elle est la déchue, elle est la pécheresse du diable, et on la juge sévèrement, moins par vertu que par envie.



Qu'y a-t-il ? Un changement dans l'heure du marché ? L'arrivée prochaine des soldats au cantonnement ? Une prise d'armes des pompiers, pour la venue de M. le Député ? L'annonce d'un cirque qui doit s'installer sur le pré, le long du mail ?... Et sur le pas de chaque porte, au carreau de chaque fenêtre, une tête se montre. Les gens qui étaient dehors viennent former le cercle autour du crieur de ville, qui, après avoir agité longuement sa sonnette, lit la feuille de papier sur laquelle est rédigée en style administratif la nouvelle de l'objet perdu ou trouvé, ou la parole que M. le Maire adresse à ses concitoyens. Et le crieur lit le factum avec une voix tonitruante, sans défense contre les liaisons dangereuses, et sans respect de la ponctuation. Personne ne comprend, mais gagez que ce soir on en parlera à la veillée.

Son château n'a plus que les quatre murs : on sait qu'il a dû vendre, un à un, les meubles rares que ses aïeux y avaient réunis, le produit de ses fermes ne fournissant plus les fonds nécessaires à son existence. Mais que lui importe, puisqu'il peut encore aller se promener à cheval, en son costume d'écuyer, coupe par le bon faiseur, et que, sur son passage, les ruraux se découvrent bumbles et respectueux. Le cigare qu'il fume n'est jamais venu de la Havane, mais il fait quand même de la fumée, et le grand air ne permet pas d'en connaître l'arôme. A côté de lui, à côté de son cheval aux jambes longues et effilées, son basset, de petite race, trotte, le ventre rasant le sol. Pour les terriens du cru, il est toujours le seigneur qui passe : c'est un peu de l'âme féodale qui survit ; ...mais le château est en ruine, et le châtelain est panné.



C'est le gros fermier : non qu'il ait conquis cette épithète sur une bascule, mais parce qu'il a du bien, beaucoup de bien dans le pays. Des champs, des fermes, un château même lui appartiennent, et quand les agents-voyers s'en viennent pour une voie nouvelle à tracer, c'est à lui d'abord qu'on va demander avis. Un temps, il fut vaguement conseiller municipal, mais il renonça à son mandat. Il a ses terres à faire valoir, ses gens et ses bêtes à surveiller ; et il n'a pas trop de la journée pour aller jeter partout l'œil du maître ; au galop de son percheron nerveux, dont le sabot sonne sur le pavé, il s'en va dans sa charrette à deux roues, sa blouse gonflée par le vent, le chef coiffé de son melon à bords étroits : il ne veut pas être un monsieur, pour l'exemple ; mais il lui sied qu'on dise qu'il pourrait l'être, s'il lui convenait. Il est le richard, terrien au fond de l'âme, et dominateur pour tous ceux qui l'approchent, et qu'il éclabousse de sa superbe, un peu bien rustique.





Le Musée d'un Chef de la Sûreté

PAR G. GORON

Je vais cette fois passer rapidement en revue les instruments de travail de nos sympathiques criminels les plus avantageusement connus, les bibelots leur ayant appartenu ou ayant servi de pièces à conviction lors de leurs pénibles démêlés avec dame Justice. Je les prends simplement suivant l'ordre — dénué de toute symétrie — où ils sont placés sur les rayons de ma vitrine, ces legs curieux, mais involontaires de leurs anciens propriétaires, partis, la plupart, prématurément avec l'aide de Deibler, pour les bienheureuses régions d'où l'on ne revient pas. Voici le couteau de cuisine, encore tout maculé de sang, dont s'est servi Anastay pour assassiner la baronne Dellard.

L'affaire fit assez de bruit dans son temps pour que je n'aie pas besoin de la rappeler avec force détails.

Le 4 décembre 1891, boulevard du Temple, la baronne Dellard était égorgée chez elle, vers 4 heures et demie de l'après-midi.

La domestique, Delphine Houbre, survenue inopinément sur ces entrefaites, était massacrée à son tour, mais elle survivait à ses affreuses blessures et donnait le signalement du criminel qu'elle avait bien distingué, mais dont elle ignorait totalement la personnalité.

Il s'agissait d'un jeune homme élégant, à moustaches brunes, coiffé d'un chapeau haute forme et vêtu d'un paletot bleu marine.

Outre la concierge à qui il avait demandé en arrivant à quel étage demeurait sa future victime et à qui, en s'en allant tranquillement, il disait, en parlant de la servante charcutée qui appelait désespérément à l'aide : « Vous n'entendez donc pas qu'on vous crie de fermer la porte ? » ; nous avions pu trouver quelques autres témoins, certains de reconnaître l'individu s'ils étaient mis en sa présence.

Et tous ces gens, chose étrange, qui ne s'étaient pas vus mutuellement, qui n'avaient pas pu se concerter, non seulement faisaient de lui une description à peu près identique, mais encore tombaient d'accord sur ce point typique que l'assassin avait sous le bras une serviette d'avocat.

Or, disons tout de suite que le coupable n'en avait pas, n'en avait jamais possédé !!

D'où piste erronée, perte de temps et de peines, et obligation bien désagréable, surtout pour eux, d'arrêter préventivement, plusieurs pauvres diables qui eux étaient porteurs d'un

portefeuille du genre indiqué et que l'on croyait pouvoir soupçonner.

On appelle cela par un élégant euphémisme : Prier les gens de se tenir à la disposition du Parquet.

Après bien d'inutiles efforts, ayant toutefois appris que le couteau provenait de Lyon et avait bien été vendu à un jeune homme, une nouvelle et inespérée déposition me mettait sur la voie, bien invraisemblable, d'un officier en garnison dans cette ville, du nom d'Anastay, et pour lequel la baronne s'était toujours montrée une véritable bienfaitrice.

Le service des garnis m'apprenait bientôt qu'il avait pris un congé, était arrivé à Paris la veille du drame et y résidait encore dans une chambre meublée de la rue de Valois.

Invité à me rendre visite sous la bienveillante égide de l'inspecteur Jaume et sans que rien, sauf sa conscience, s'il en a une, lui fasse deviner mes soupçons et mes inquiétudes, car je n'ai aucune preuve réelle contre lui, il répond tranquillement, aimablement à mes questions, se laisse couper la barbe, qu'il porte depuis le 4 décembre (il l'avoue sans ambages) et est reconnu par deux témoins, dont la domestique blessée que je mets brusquement en sa présence.

Là, il se défend froidement sans cris d'indignation, en innocent, sûr de son fait. Je l'emmène chez le Juge d'Instruction M. Poncet, où je l'accuse formellement. Il nie, a des répliques raisonnables sur tout, se prête à toutes les transformations que nous lui faisons opérer dans son costume, etc... Pas de résultat décisif.

Plus tard, de très honnêtes personnes chez qui il a dîné le soir du crime et qui ne savaient pas le premier mot du drame et encore bien moins du rôle que nous prêtons à leur invité, affirment, sont absolument certaines, sans doute possible, qu'il est arrivé chez elles avant quatre heures et qu'il en est parti après dix et demie.



DESSINS
DE PAUL DESTÉZ

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE



Et l'assassinat n'a été commis que vers cinq heures moins le quart.

Patatras ! Pour un alibi, c'en est un et complet !!

Très tourmenté à l'idée d'une erreur admissible, je me rabats sur Anastay, et lui, sans hésitation, me répond qu'il s'est présenté chez ses hôtes à cinq heures et quart !!

Ouf ! c'était cependant trop peu encore pour envoyer un homme à l'échafaud, lorsque tout à coup de lui-même, après avoir été fortement cuisiné par un de mes limiers, il demande à faire des aveux à un ami de la famille Dellard... et, à la suite de cette confidence, meurt courageusement sous le couperet.

Selon lui, il avait tué pour voler, à cause de ses dettes, des exigences d'une maîtresse. Et ses tracasseries ne l'empêchaient pas de songer à se marier !

Somme toute c'était sinon un inconscient, du moins un parfait déséquilibré.

Maintenant une simple réflexion.

N'est-ce pas une chose effarante, effroyable que les témoignages ?

Je viens de montrer brièvement que de très braves gens, d'une indiscutable bonne foi, n'ayant aucun intérêt à altérer la vérité, ne s'étant nullement concertés, se sont trouvés d'accord pour soutenir énergiquement : les uns, que l'assassin était porteur d'une serviette d'avocat ; les autres qu'ils avaient reçu la visite du dit assassin à un moment déterminé dont ils avaient la certitude absolue, basée sur des faits indéniables.

Et tout cela était archi-faux !!

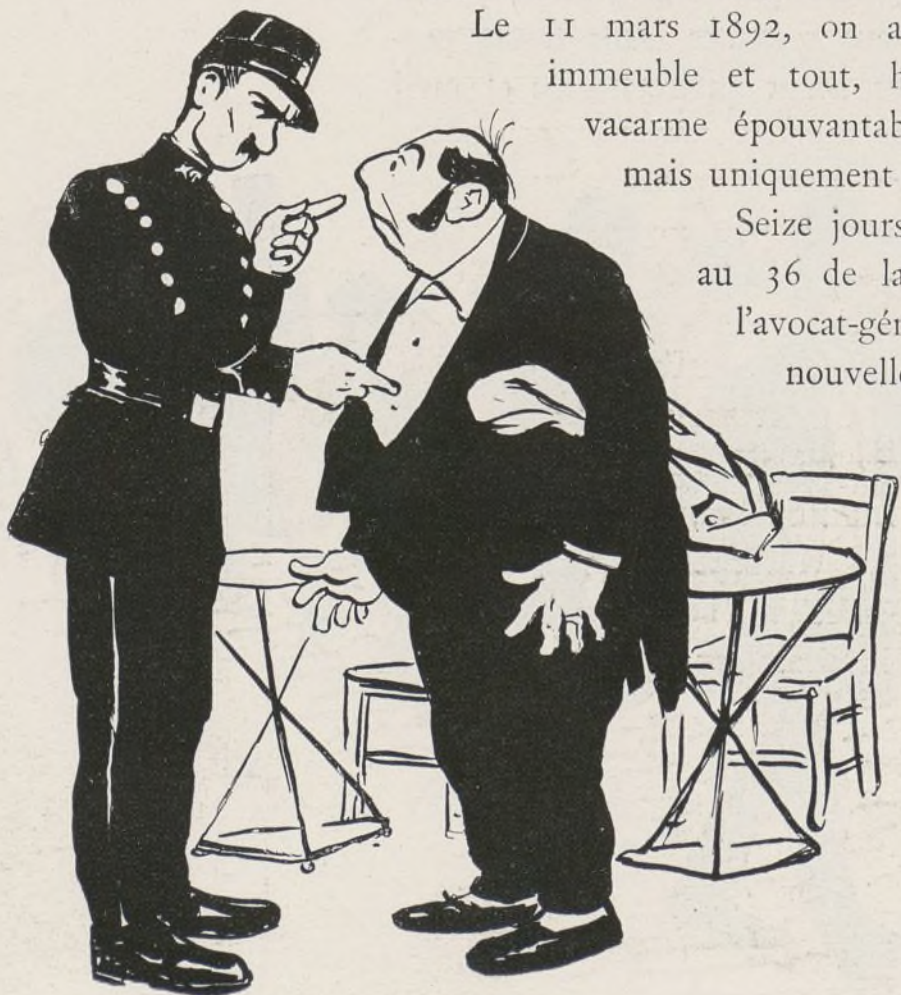
N'y a-t-il pas de quoi frémir en songeant que l'honneur, la liberté, la vie d'un homme dépendent d'attestations, très sincères et pourtant fausses ?

Les quelques souvenirs qui suivent proviennent indirectement de notables anarchistes, propagandistes par le « fait » — le « fait » d'estropier, d'éventrer, de tuer des infortunés qui n'y sont pour rien, qui n'en peuvent mais, des ouvriers, des domestiques, de paisibles locataires, d'innocents promeneurs, n'importe qui enfin et de rater invariablement celui qu'ils prétendent viser.

Ce barreau de rampe de fer, peint en blanc, à pomme dorée, déchiqueté, mitraillé, cette baguette de cuivre pour tapis d'escalier, tout aussi criblée, appartenaient au n° 76 du boulevard Saint-Germain où habitait M. le Conseiller à la Cour d'appel Benoît, un magistrat fort sympathique.

Le 11 mars 1892, on avait essayé de faire sauter cet immeuble et tout, heureusement, se bornait à un vacarme épouvantable, à des dégâts considérables, mais uniquement matériels.

Seize jours après, à huit heures du matin, au 36 de la rue de Clichy, maison dont l'avocat-général Bulot était le locataire, nouvelle explosion, plus formidable encore, ébranlant le bâtiment, détruisant l'escalier et causant cette fois de très nombreuses et très graves blessures.



C'est de là que viennent ses débris de projectiles.

Inutile d'ajouter que les deux magistrats que l'on avait la délicate attention d'expédier plus ou moins endommagés *ad patres* restaient totalement indemnes. L'un est aujourd'hui président de chambre à la Cour d'appel et l'autre, M. Bulot, après avoir été procureur général fait partie de la Cour de cassation.

Et pourquoi leur en voulait-on ?

Parce que la Cour d'assises de la Seine, où chacun d'eux remplissait ses fonctions respectives, avait condamné à trois et cinq ans, deux anarchistes, Dardares et Decamps, pour coups de revolver tirés sur des agents au cours d'une terrible bagarre à Levallois.

Et cela remontait à plus d'une année !

Il est clair qu'ici je ne puis entrer dans le menu de tous ces incidents amplement relatés dans mes « Mémoires » et que je me borne à ces esquisses à grands traits.

Immédiatement après le premier attentat et à la suite de diverses circonstances, le criminel était connu quoique introuvable ; il se nommait Koenigstein, dit Ravachol.

J'avoue ne pas savoir pourquoi, mais ce sobriquet me semble avoir quelque chose de sonore, de claironnant, de pimpant, s'adapter merveilleusement à un mousquetaire ou à un héros de grand chemin et oblige celui qui en est honoré à l'illustrer d'une façon quelconque.

C'est bien du reste ce qui a été fait.

Donc on ne pouvait arriver à lui mettre la main au collet quand, par sa propre imprudence, son besoin de déclamer des théories anarchistes, il inspira des soupçons, puis des certitudes au garçon du restaurant Véry, boulevard Magenta, où il était le 27 (sitôt après l'attentat Bulot) et le 30. Arrêté alors, il était condamné à perpétuité. Je ne parle pas de ses comparses.

Le 21 juin, il reparait devant les assises, à Montbrison cette fois, sous l'inculpation de divers autres crimes, était condamné à mort pour l'assassinat de l'ermite de Chambles et exécuté.

Entre temps, dans la nuit du 14 au 15 mars, enthousiasmé par le succès flatteur de l'explosion du boulevard Saint-Germain, des imitateurs menèrent à bien une entreprise pareille, mais avec un matériel différent, à la caserne Lobau.

J'en ai gardé comme souvenir ce presse-papier, confectionné à l'aide de l'ardoise de l'urinoir démolí et orné de fragments de cartouches, de mitraille etc...





FIGARO ILLUSTRÉ

Ravachol devait avoir, parmi les frères et amis, des vengeurs même anticipés.

A 9 heures du soir, le 24 avril, la veille du jour où son procès allait commencer à Paris, le restaurant Véry, dont le garçon Lhérot l'avait fait empoigner, sautait.

Ce tronc, en métal blanc, cette tire-lire si l'on préfère, où les garçons inséraient leurs pourboires, cabossé, informe, replié sur lui-même et qui m'est revenu des décombres, est un triste témoignage de la violence inouïe du coup.

Le patron de l'établissement et un client étaient tués, d'autres consommateurs blessés, de nombreux promeneurs aussi; il y eut beaucoup de cas de folie plus ou moins passagère.

Spectacle tout à fait réconfortant.

On se rappelle que ces vengeurs eurent aussi leurs vengeurs, qu'il y eut les bombes du commissariat de la rue des Bons-Enfants, du café Terminus, de la Chambre des Députés, que sais-je? Le tout, formant un sérieux total de victimes, pour arriver au meurtre incohérent du président Carnot.

Une série fort intéressante, sans contredit, alimentant à plaisir les colonnes des journaux, distrayant à souhait les bons badauds qui ont un incontestable besoin d'émotions fortes pour se remettre du terre-à-terre de leur existence, mais, tout de même, un peu longue.

Ces séries là, sont fondamentales, aussi bien dans ce mode d'occupation que dans les découvertes scientifiques, les actes de bravoure.....

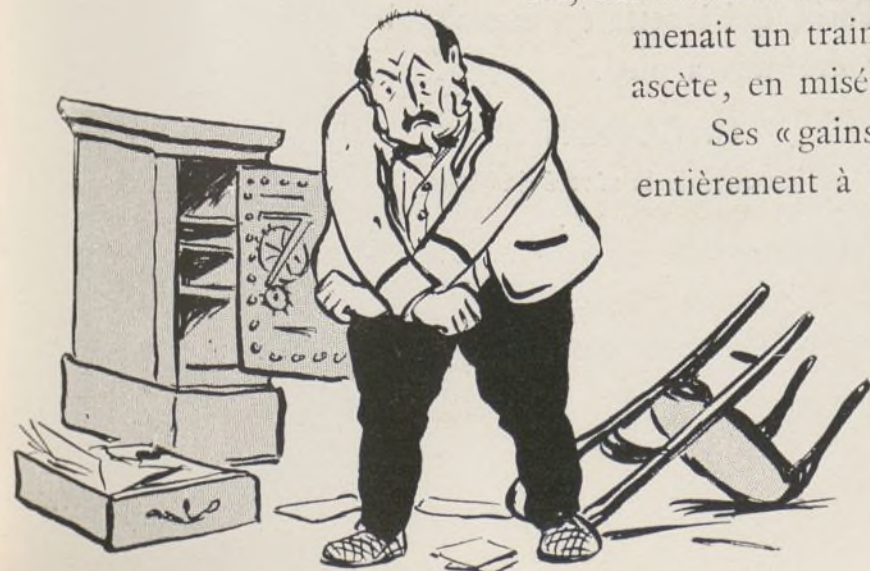
Un peu avant les exploits de Ravachol, Henri, Vaillant, and Co, j'avais arrêté un nommé Pini, cambrioleur émérite et fort expert dans l'art de jouer du couteau.

Une des pinces-monseigneur que je possède faisait partie de son attirail complet de voleur, connaissant à fond les nécessités du métier.

Ce qui constituait une curieuse particularité de ce gaillard là, c'était sa foi sincère dans l'anarchie dont il était également un apôtre militant, son abnégation et son honnêteté spéciale.

Chef d'une bande parfaitement organisée, dont un sieur Schoupe était, après lui, le principal ornement, possédant, grâce à son labeur intelligent, assidu, quoique réprouvé par la loi, des sommes considérables, tandis que son lieutenant menait un train de grand seigneur, lui vivait en ascète, en miséreux, se privant de tout.

Ses « gains », ses économies, il les employait entièrement à l'impression de publications propa-



gandistes, à venir en aide aux compagnons et avait organisé un service bien compris pour les faire déménager à la « cloche de bois ».

Un spécimen de la façon d'opérer, de l'adresse et de l'audace de cette association : il y a là comme une réminiscence des exploits de Cartouche et de Mandrin :

Les deux chefs, mis en bons bourgeois, arrivent chez un riche propriétaire de Colombes et demandent à louer une de ses maisons de campagne, les visitent toutes soigneusement. Puis ils reviennent tous trois et manifestent le désir de visiter celle habitée par cet infortuné électeur.

Il va de soi, qu'à ce moment-là, ils se gravent profondément dans la tête le plan du logis et de son contenu.

Enfin, ils reparaissent à plusieurs, dont une dame élégante et font, sous la conduite galante et empressée de ce brave propriétaire, une longue, très longue promenade à travers tous ses immeubles.

De retour chez lui, le pauvre propriétaire consterné retrouvait sa propriété cambriolée de fond en comble.

Tout ce qu'il possédait ayant quelque prix, linge, vêtement, argenterie, valeurs, etc., roulaient déjà depuis longtemps vers Paris, dans une voiture que ces malandrins avaient eu la délicate attention de poster dans les environs.

Envoyé à Cayenne, Pini doit toujours y être, s'il est encore vivant. Son second, Schoupe, qui partageait son triste sort, avait réussi à fuir les délices de cette station balnéaire, mais il fut repincé à Bruxelles, et manifesta même une certaine répugnance à refaire, quoique gratuitement, le voyage de la Guyane.

Ces moules en plâtre, ordinaires, primitifs, appartenaient également à des anarchistes faux-monnayeurs et leur servaient à confectionner des pièces de cinq et de deux francs.

Ces empreintes galvanoplastiques, infiniment plus perfectionnées et qui sont de même origine font de bien meilleure besogne.

Les artistes qui pratiquent ce mode d'occupation ont pour s'y livrer, non pas une excuse, dont ils n'auraient que faire, mais un raisonnement marqué au coin de la plus saine logique.

Tout homme a le droit de se procurer les jouissances qu'il ne possède pas et qu'il désire. Pour cela il faut de l'argent. Comme nous n'en avons pas, nous en faisons. Rien de plus simple et encore nous en avons le mal par-dessus le marché!... Si l'on nous nourrissait à ne rien faire, nous n'aurions pas besoin de nous donner ce tracass.

Telles furent les franches déclarations de ces industriels, des sieurs Catineau et Briens, entre autres, aux assises.

Les pièces de quarante et de cent sous étant les plus faciles à écouler, sont naturellement celles qui se fabriquent d'avantage. J'ajouterai qu'il est bien inutile et dangereux, mais économique, de se servir à cet effet de plomb, d'aluminium et autres matières bon marché, quand il est si simple d'y employer du bon argent légal et au même titre que la monnaie et de gagner encore près de la moitié dans la combinaison.

Cette pensée élémentaire a même germé dans le cerveau d'un aventurier de large envergure qui se disposait à l'exploiter en grand, lorsqu'un brusque trépas l'a arrêté net en plein essor.

Quant à ceux qui se risquent dans les pièces d'or et ont l'amour-propre de ne pas « saboter », de faire un travail soigné, ils y sont bien souvent de leur poche.

Et puis surtout, le malheur veut qu'on y regarde d'avantage.

Quittons l'anarchie, si vous le voulez bien.

Ce décimètre est tout un poème.

Il a trait à une affaire connue, ar-





chiconnue, qui dure depuis de nombreuses années, qui n'a aucun motif pour ne pas s'éterniser et qui s'appelle le trésor caché d'Espagne.

Les loustics qui la montent, emploient immuablement le même procédé et ne se donnent plus la peine d'apporter quelques variantes.

Ils auraient bien tort de se gêner, puisqu'ils trouvent continuellement des « poires ».

Périodiquement de même que pour l'incommensurable, l'incroyable vol à l'américaine, les journaux mettent le public en garde contre cette fumisterie.

Et toujours des naïfs se font mordre. Oh ! le truc est enfantin.

Pour les quelques personnes qui, par un invraisemblable hasard, ne seraient pas encore au courant, je vais l'expliquer en peu de mots.

Un individu prend au petit bonheur des adresses sur le Bottin et y écrit.

Il est soi-disant prisonnier à Barcelonne, a volé et enfoui un trésor et contre une faible somme de 500 francs dont il a besoin pour mettre sa fille en pension, offre à son bienfaiteur de lui indiquer la cachette.

Régulièrement les gogos marchent et envoient les fonds nécessaires en un lieu indiqué.

L'amorce jetée, une correspondance suivie s'établit avec de nouveaux et modestes apports de « galette ».

Enfin on est prêt à tenir parole !

Le bon jobard n'a qu'à venir dare dare en Espagne où il entrera en possession de tout le nécessaire !

Il accourt et est cueilli à la gare par un mystérieux acolyte qui l'entraîne aux abords de la prison, y pénètre sous n'importe quel motif ; y reste assez longtemps et en ressort avec le fameux plan qu'il avait bien entendu sur lui au préalable ; le remet à sa victime avec le décamètre qui servira à mesurer le terrain où le trésor est enfoui... et lui soutire une dizaine de mille francs.

En France le trésor est habituellement au Bois de Vincennes.

Le voyageur revient, fouille, se donne un mal terrible ne déterre rien du tout et pour cause. Il est refait dans les grands prix.

Il peut maudire son filou, le vouer aux Dieux infernaux et même lui courir après, s'il a de l'argent et de la constance de reste.

Il n'en sera pas plus avancé et n'empêchera pas ses congénères de « couper » largement dans le même « pont ».

Pour terminer cette première série d'épaves criminelles :

Ce tranchet de cordonnier ne manquerait pas non plus d'une certaine dose de cocasserie, si l'existence d'un homme n'avait été en jeu.

Un jeune bottier de vingt ans, Léon Léauthier, lui aussi anarchiste si convaincu que je n'en ai pas rencontré un seul capable de lui damer le pion, ne pouvait, cela est tout indiqué, supporter ni Dieu ni Maître, ni encore bien moins les patrons.

Privé d'un travail auquel il ne tenait pas d'une façon désordonnée, puisqu'il avait dans les mains un des plus long poils que le service de M. Bertillon eut jamais signalé, il employait son temps à se plaindre amèrement de sa détresse...

Il en voulait à la société !

Il avait surtout l'intention bien déterminée de démolir, de « nettoyer » le premier bourgeois venu...

N'importe lequel...

C'est cela qui lui était égal !

Tout cela ne serait rien et



ne sortirait pas de la stupide banalité, si ce garçon n'avait eu l'idée fixe, la conviction absolue, que les milliardaires, les buveurs de la sueur du peuple, les riches exploiters du prolétaire, les désœuvrés de la haute noce, ne pouvaient fréquenter que les bouillons Duval, nec plus ultra, pour lui, du luxe échevelé de l'orgie.

Loïn de moi la pensée de dénigrer ces honorables établissements.

Mais, enfin, on ne me contredira pas si j'ose avancer timidement que le High Life a d'autres lieux de réunion.

Le 13 novembre 1893 notre savetier en disponibilité, va dans un de ces bouillons, celui de l'avenue de l'Opéra, sans un sou dans sa poche, se fait servir à diner et reste plus d'une heure à devisager les clients se demandant à qui il donnera la préférence !

Brusquement il se lève et son choix étant arrêté, se jette sur un paisible consommateur qui venait de terminer ; le frappe vigoureusement et se sauve à toutes jambes, omettant de régler son addition.

L'homme attaqué ne ressentant qu'un choc violent croit qu'on a essayé de lui voler son portefeuille.

Il se tâte et rencontre planté dans sa poitrine un tranchet (celui-ci) qu'il retire de sa plaie et jette à terre.

Plusieurs semaines il fut considéré comme perdu et n'échappa à la mort que grâce à une opération plus que délicate, désespérée.

Le soir même l'assassin, à bout de ressource, se constituait prisonnier !

Quel ne fut pas sa joie quand il sut qu'il avait si magistralement touché.

Songez donc !

C'était mieux qu'un infâme rentier, un vulgaire « gavé » !

C'était monsieur Georgevitch, ancien chargé d'affaires de Serbie à Paris, récemment nommé à Bucarest, et qui se préparait à rejoindre son nouveau poste.

Quelle veine !

Une légume conséquente !

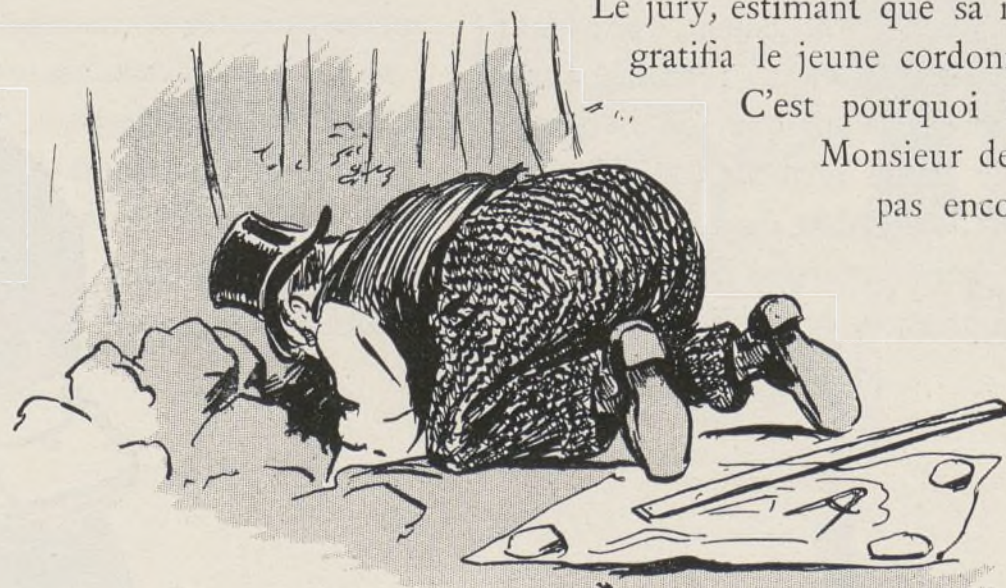
Un « minisse ».

Le jury, estimant que sa responsabilité n'était pas complète gratifia le jeune cordonnier de circonstances atténuantes.

C'est pourquoi il ne fit pas connaissance avec Monsieur de Paris, qui à cette époque n'avait pas encore été mis à pied.

G. GORON

ancien chef de la sûreté de Paris



Les Livres

[illegible]

De toutes parts, l'homme est enserré par l'inconnu. Après des siècles de recherche et de réflexion, il en est au début de la connaissance. Devant le mystère qui l'entoure, l'un s'arrête craintif, un autre se résigne, un autre s'efforce à ne pas réfléchir. Mais à beaucoup il faut des causes : prodige, explique la naïveté populaire ; providence, dit le croyant ; énigme déchiffrable, pensent les savants, qui trouvent la sérénité dans la vision du progrès accompli, et la certitude du progrès à venir.

M. Maurice Maeterlinck, qui a si souvent et si dramatiquement exprimé la peur angoissante, et enfantine, de l'homme en face de l'inconnu, me semble être actuellement de ceux-ci. De son livre *l'Intelligence des fleurs*, en particulier de l'étude qui donne son titre au volume, se dégage une impression de quiétude, quelque chose de ce calme qu'on voit ou qu'on prête au philosophe parvenu à la claire intelligence de la vie, à la domination définitive de son moi. Comme tant d'autres, M. Maurice Maeterlinck s'est demandé si la voie que nous suivions pour comprendre le mystère de la nature, pour nous élever à la compréhension des choses, était la bonne. Question troublante, dont dépend l'orientation de notre effort et de notre morale. Il cherche dans la nature les indices qui peuvent l'éclairer : il étudie les plantes ; il choisit celles qui, pour se développer, pour accomplir leur destinée, doivent dépenser une énergie inlassable ; il montre avec la rigueur d'un naturaliste, et la sympathie d'un poète, avec quelle ténacité elles luttent pour la vie, utilisant, modifiant la disposition de leurs organes. Il nous fait assister à des drames ; il nous découvre, chez les plantes, une volonté poussée jusqu'à l'héroïsme, une intelligence, parfois plus voisine du génie que de l'ingéniosité.

« Elle se tend tout entière dans un même dessein : échapper par le haut à la fatalité du bas ; éluder, transgresser la lourde et sombre loi, se délivrer, briser l'étroite sphère, inventer ou invoquer des ailes, s'élever le plus loin possible, vaincre l'espace où le destin l'enferme... » M. Maeterlinck parle ici de la plante. Que pourrait-il dire de l'humanité qui soit autre ? Si donc les fleurs, qu'il appelle en témoignage, attestent une direction de l'énergie semblable à celle que nous attribuons à la nôtre, c'est que nous n'avons pas erré dans nos recherches, c'est que vraiment nous suivons la nature.

Vision de poète, dira-t-on, qui se laisse entraîner par ses images, et transpose à la vie végétale, les aspirations ou les illusions de la vie humaine. On adressa déjà des critiques de ce genre au livre admirable qu'est la *Vie des Abeilles*. Et certes, en lisant les pages émues et passionnantes qui abondent dans l'*Intelligence des Fleurs*, en retrouvant dans ces petites scènes de la vie des fleurs, quelques-unes des souffrances ou des joies de la vie humaine, on hésite d'abord, on redoute de se laisser prendre à l'art exquis de l'auteur. On se méfie, faute d'habitude, d'une science qui s'exprime si bien. Et aussi, au nom de la hiérarchie traditionnelle des règnes de la nature, souverainement dominée par l'homme, on s'étonne de se trouver si rapproché d'êtres sur qui, pendant longtemps, on ne daignait pas abaisser les yeux. Mais qu'on examine de près le livre de M. Maeterlinck, qu'on soumette à la critique sa docu-

mentation, qu'on la compare à ses propres observations ou à celles des naturalistes, et l'on s'aperçoit, qu'il sait rester vrai et qu'il mérite notre confiance. S'il est poète, c'est donc à la façon des sages de l'antique Grèce, qui, sans perdre de vue ce qui était pour eux la vérité scientifique, mais aussi, sans jamais renoncer à leur idéal de beauté, s'élevèrent jusqu'aux conceptions cosmiques les plus hautes et les plus compréhensives de poésie.

Je n'ai, faute de place, parlé que d'une partie de l'ouvrage ; les autres : *l'Inquiétude de notre Morale*, *l'Accident*, *l'Immortalité*, etc., présentent également un intérêt de premier ordre et elles sont dignes du penseur qui a signé *la Sagesse et la Destinée* et le *Trésor des Humbles*.

✱

✱ ✱

M. Claude Farrère nous conte une terrible aventure. *L'homme qui assassina* n'est rien moins qu'un colonel français, attaché militaire à Constantinople. Il se trouve mêlé à ce monde cosmopolite qui monnaie la revanche de la chrétienté et perçoit sur l'islam d'honnêtes ou malhonnêtes tributs. L'un des bandits les plus honorés de la colonie européenne voudrait divorcer : il attire sa femme dans un guet-apens et obtient d'elle un aveu signé qui lui permettra d'arriver à ses fins. Le lendemain, le cadavre du misérable est retrouvé dans un vieux cimetière. Notre colonel qui aimait la jeune femme, a surpris son secret et il a fait justice. La veuve pourrait être soupçonnée ; mais grâce à l'intervention d'un puissant personnage, tout s'arrange : un pauvre diable qui a déjà maint crime à son actif, endosse la responsabilité de celui-là. Ainsi en décide le Sultan, juge suprême et juge équitable. Quant au colonel, il s'éloignera : son crime l'a séparé à jamais de celle qu'il aime et qui l'aime. En s'érigant en justicier, il a sacrifié son amour.

Le drame est saisissant, mais ce qui accroît l'intérêt, c'est qu'avec un art infini, M. Claude Farrère l'a encadré dans le merveilleux décor de Constantinople, dans la puissante et sagace évocation du monde ottoman, dans la peinture de la société chrétienne, déracinée, raffinée et païenne. Isolée du milieu, l'aventure, certes, n'eût pas été banale ; mais combien plus passionnante, quand elle semble résulter presque logiquement de tout ce que nous voyons là-bas ! Combien l'auteur eut raison d'intéresser les deux civilisations aux actes, toujours mesquins, des pauvres choses que nous sommes individuellement ! Et, comme il sait peindre ! A force de talent et d'originalité, disposant d'une langue énergique et colorée, il renouvelle ce coin de nature et d'humanité si souvent décrit ; son livre est une belle œuvre, et qui en promet d'autres.

✱
✱ ✱

Voici l'œuvre de Musset passée dans le domaine public : c'est une nouvelle époque qui s'ouvre pour sa gloire ; des éditions populaires, des pages choisies le feront connaître dans des milieux où il n'avait pas encore pénétré. Musset a traversé la période critique qui suit la mort des écrivains, même les plus illustres. L'oraison funèbre une fois prononcée, c'est, à leur égard, une demi-indifférence et comme le dédain inconscient mais réel de ce qui vit pour ce qui est mort. Cette épreuve est décisive : ceux qui la traversent victorieusement, ont leur place parmi les classiques. Pour Musset, la crise n'a pas été violente. Pendant un temps, il fut négligé, et ce fut la mode de mépriser la qualité de son lyrisme et la pauvreté de ses rimes ; mais il ne tomba jamais dans l'oubli ; les femmes sont toujours demeurées fidèles à cet éternel amoureux. Que d'amantes posthumes on lui devrait compter qui vécurent ses poèmes et fleurirent son tombeau ! Qu'on parle de lui, ou qu'on édite ses œuvres inédites, on est toujours assuré de réunir des lecteurs. La publication de M. Léon Séché n'est donc pas inopportune.

CHRONIQUES DU MOIS

De cette *Correspondance*, la majeure partie est connue. Qui n'a lu les lettres à George Sand, un des documents les plus précieux que l'on possède pour la psychologie de l'amour ? Par contre, les lettres adressées par Musset à Madame Joubert, que M. Séché publie intégralement, sont, en partie, inédites. Moins précieuses que la correspondance avec George Sand, elles ont pourtant leur intérêt ; la verve, la gaminerie qui les remplissent en rendent la lecture délicieuse. Après le Musset passionné, le Musset « fait pour être amoureux », ambitionnant d'être « un homme à bonnes fortunes », ainsi qu'il l'écrivait lui-même, c'est le Musset enjoué, délicat, qui écrivit : *Il ne faut jurer de rien...*

Dans sa préface, M. Séché déplore de n'avoir pu faire son édition plus complète; on ne peut que s'associer à ces regrets et souhaiter que d'heureuses trouvailles, de complaisantes communications, lui permettent d'en publier un second volume.

*
* *

S'il a fallu cinquante ans pour que, Musset mort, ses œuvres passent dans le domaine public, on n'a pas autant attendu pour sa vie. Pas un cadavre n'a été aussi vite déterré, dépecé, disséqué. Sa conception de l'existence tentait l'analyse. Pensez donc, un homme à qui on peut impunément et sans injustice, hélas, attribuer toutes les faiblesses humaines. On a dressé le catalogue de ses maîtresses, on a même, pour quelques unes, fixée la date exacte de la chute, on a réveillé l'écho de ses hoquets. Fallait-il se donner tant de peine pour établir que l'auteur de *Rolla* était passionné, et qu'il puisait son lyrisme au plus profond de son être ?

Avec M. Ségheé il semble que la biographie de Musset entre dans une nouvelle phase. Il ne recherche pas le scandale mais le document qui éclaire la physionomie ou qui explique son œuvre.

Dans les deux volumes qu'il consacre à Musset, il passe en revue l'homme et l'œuvre, les camarades, les femmes.

M. Léon Séché, est un chercheur infatigable. Avec une égale ardeur, il se hisse dans la patache qui voiture le poète à travers le Vendômois, berceau des Mussets, fouille les bibliothèques, et consulte les survivants attardés de l'époque romantique pour leur arracher des confidences. Et c'est ainsi qu'il découvre une parenté entre Musset et Jeanne d'Arc, des rapports extérieurs, il est vrai — le pays d'origine et l'oreille dure — entre Musset et Ronsard ; c'est ainsi qu'il détermine bien des points demeurés obscurs dans la vie, les affections et les relations du poète. Évidemment, M. Séché n'est pas un explorateur hâtif. Historien du romantisme, auteur d'études remarquées sur Alfred de Vigny, sur Sainte-Beuve et sur Lamartine, il se complait dans ce bon vieux temps où tout lui est familier. On souhaiterait d'abord qu'il s'attardât moins ; puis on finit par trouver un charme à ces menus détails, pas s'intéresser à tous ces personnages secondaires, bien oubliés et bien dignes de l'être, mais qui ont fait partie intégrante de l'époque. Que dis-je, on en arrive à lire presque sans étonnement le carnet de voyage de Félix Arvers, ou plutôt son carnet de dépenses qui révèle chez l'auteur du fameux sonnet, un ordre dont peu d'hommes et surtout peu d'écrivains sont capables.

Certes, pour connaître Musset, il vaut encore mieux lire Musset ; mais les historiens de l'avenir sauront gré aux chercheurs comme M. Ségur, de leur avoir fourni, sur une époque capitale, des documents aussi riches.

*

Ceci n'est pas un livre pour les enfants.

Nos ancêtres aimaient à *folastrer* : je crois bien que le goût n'en a pas disparu ; ils aimaient aussi à

lire des *folastries*, et ils se livraient à ce plaisir sous l'œil complaisant de l'autorité, puisque le *Livret des Folastries* de Ronsard parut, avec permission du Parlement. Il n'y eut guère alors que les protestants pour y trouver à redire, et ils furent arrangés de belle manière. En 1865, le livre, devenu introuvable, était réimprimé pour les bibliophiles qui, on le sait, ne sont pas gens à redouter les gaillardises; mais, cette fois, la justice veillait : l'éditeur fut poursuivi et les cent exemplaires détruits. A moins d'être un rat de bibliothèques, on était exposé à ne pas connaître cette œuvre du poète. M. Van Bever estima que c'était regrettable, et il vint de réimprimer le *Livret des Folastries*, augmenté d'un choix de pièces du même genre, et accompagné d'une substantielle préface.

A vrai dire, si, en général, on a peu de goût pour la poésie grivoise, c'est non seulement à cause de la tradition ascétique de notre éducation, mais aussi à cause de la pauvreté du genre. Qu'il est donc malaisé d'atteindre plus haut qu'à la drôlerie, en chantant les appétits de notre nature physique, et combien ils prêtent peu à la poésie! Si l'on voulait réunir, en une anthologie, les productions de ce genre qui ont une valeur littéraire, je ne crois pas qu'elle serait volumineuse. En tous cas, on devrait y faire entrer quelques pièces du *Livret* de Ronsard, bien venues, d'un joli rythme, et qui empruntent à l'archaïsme de la langue un certain charme, en reçoivent comme une atténuation de leur crudité.

LE LISEUR



Chronique Sportive

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA TARGA FLORIO ET LE SPORT AUTOMOBILE. — « L'AUTOMATIQUE DUCASBLE » DANS LE CONCOURS DE ROUES ÉLASTIQUES. — LA MORT D'UN BRAVE. ♦♦♦♦♦

Après l'activité sportive déployée au mois d'avril à Monaco et en Sicile, le mois de mai a paru singulièrement tranquille. On a profité de cette sorte de trêve, qui durera jusqu'au milieu de juin, où la Coupe de l'Empereur attirera l'attention vers l'Allemagne, pour réfléchir sur la défaite, par trop complète pour être considérée comme une indication, que les constructeurs français ont subi à la Targa Florio. Certains d'entre eux ont l'intention de renoncer à l'avenir à ces croisades lointaines où la bataille se présente dans de telles conditions d'inégalité qu'on est vaincu avant même que d'avoir lutté. Sur le circuit sicilien, dont les concurrents italiens connaissaient en détail les traîtrises, nos coureurs ont été battus par l'ignorance presque totale où ils se trouvaient des routes difficiles, invraisemblables, qu'ils ont trouvé, plus encore que par la valeur réelle de leurs vainqueurs. Ceci dit, d'ailleurs, sans vouloir contester que les Italiens ont fait en automobilisme de grands progrès et qu'ils sont maintenant nos rivaux les plus dangereux.

A ce propos n'est-il pas curieux que les grandes nations industrielles comme les Etats-Unis et l'Angleterre inquiètent moins notre suprématie que l'Italie où l'automobile a pris un essor rapide, inattendu en ce pays où il n'y avait rien il y a cinq ans, et qui compte maintenant des marques justement réputées à l'égal des meilleures de chez nous ?

A notre avis, ce qui a fait le succès de l'Italie, c'est la sportivité dont elle a fait preuve dès l'instant où ses constructeurs ont voulu se lancer dans l'automobile. On a souri des premières défaites qu'ils ont eues lorsqu'ils se sont mis en ligne dans nos grandes épreuves contre des concurrents blanchis sous le

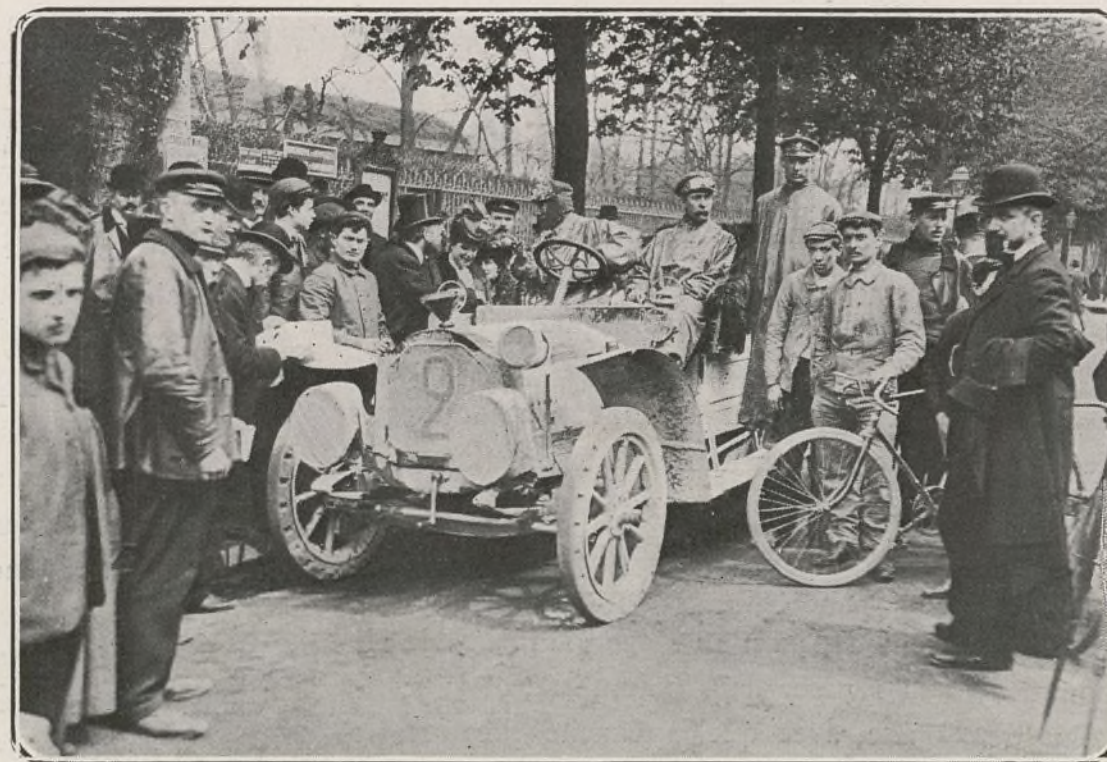
harnais. On a parlé de présomption, on a pris pour une manifestation d'audace excessive, dictée par une vanité ridicule, les engagements de *racers* italiens, envoyés par des maisons qui venaient d'être fondées, pour des épreuves où seuls des constructeurs expérimentés osaient affronter la lutte.

Vaincus, ils ont cherché, travaillé inlassablement, ne se laissant décourager ni par les échecs, ni par les railleries et aujourd'hui les constructeurs italiens commencent à nous inquiéter sérieusement, ce qui n'est pas peu dire.

Rien ne prouve mieux que c'est par son côté sportif que l'automobilisme progresse. Les Anglais organisent leurs réunions presque en famille. Au lendemain de quelques échecs subis sur le continent, au lieu de persévérer à la manière italienne, ils se sont renfermés dans un « splendide isolement » et c'est ce qui a permis aux marques françaises toujours ardentes à la bataille de conquérir, en Angleterre, une situation commerciale prépondérante.

Ce n'est pas que les épreuves les plus diverses ne soient organisées à travers le Royaume-Uni : on en a compté jusqu'à vingt-sept en une seule après-midi de samedi. Mais que valent ces escarmouches sans retentissement dans le public auprès de ces grandes batailles industrielles dont la renommée aux mille voix proclame à grand fracas les résultats à travers le monde !

En restant en dehors de ces luttes gigantesques, les Anglais ont laissé croire qu'ils n'avaient rien chez eux. Nous pouvons nous en réjouir puisque nous profitons de cette situation, mais ne négligeons pas pour l'avenir de l'automobilisme français la leçon de choses qui en découle.



Cliché « Madame et Monsieur ».

Une des trois voitures munies d'*Automatiques Ducasble*, vainqueur du Concours de Roues Élastiques : celle de M. Porcherot qui fut premier du classement général.

Un gros événement a été le Concours des Roues et Bandages Élastiques qui a soumis une quinzaine de systèmes de roues à une dure épreuve sur le parcours Paris-Nice et retour.

C'est le bandage Automatique Ducasble qui a aisément triomphé, montrant qu'il avait tous les avantages du pneumatique sans en avoir les inconvénients qu'on connaît : crevaisons, éclatements et usure rapide.

Voici d'après l'ingénieur C. Faroux, Commissaire du Concours de Roues Élastiques, la description du système Ducasble et la conclusion qu'il a tiré de l'épreuve qu'ils ont subi :

Moulé d'une seule pièce, le bandage élastique Ducasble se compose d'une série d'alvéoles indépendantes.

Le principe du système est le suivant : chaque fois que l'une de ces alvéoles se trouve comprimée entre le sol et la jante sous le poids de la voiture, il se produit un affaissement de la gomme qui a pour effet de comprimer l'air contenu dans ladite alvéole. Mais cette compression n'est ni absolue ni brutale, c'est au contraire une décomposition progressive dont la proportion est en raison directe du diamètre de l'évent, ménagé dans le corps de chacune d'elles.

En résumé, sur 12 bandages automatiques Ducasble garnissant les trois voitures engagées, 11 sont revenus en parfait état à Paris, après plus de deux mille kilomètres ; un seul remplacement a été nécessaire pour le douzième bandage...

La bande de roulement de l'automatique Ducasble paraît à peu près insensible aux cailloux; en fait, même pour les roues motrices, on n'a constaté aucune coupure.

Après l'arrivée à Paris, le jury a demandé le sectionnement d'un bandage qui avait effectué le parcours total sur une roue motrice ; la section a été opérée sur le flanc médian de l'une des ampoules : les parois internes n'ont révélé aucune fatigue.

LES CHRONIQUES DU MOIS

Ajoutons que les trois voitures munies de Ducasble ont gagné chacune la catégorie à laquelle elles appartenaient et que l'une d'elles s'est classée première du classement général, d'après la vitesse, courant le parcours à près de 40 kilomètres à l'heure de moyenne.

*
* 2

Un tragique accident est venu endeuiller le monde de l'automobile : en procédant à des essais de la voiture de course qu'il devait piloter sur le Circuit de la Seine-Inférieure, pour le Grand Prix de l'Automobile Club de France, le jeune coureur Albert Clément s'est tué.

Fils du grand constructeur des usines Bayard-Clément, il pouvait mener l'existence paisible que sa situation de famille lui réservait. Son amour du sport lui a fait préférer la lutte. Conducteur habile, plein de sang-froid, il est tombé au champ d'honneur, victime de son intrépidité. Il est mort à vingt-quatre ans, en pleine force, laissant la réputation d'un brave et bon garçon.

Il avait fait ses débuts en course, à la Coupe Gordon-Bennett en 1905, où il se classa huitième,

il fut troisième au Circuit des Ardennes, second dans la Coupe Vanderbilt et troisième l'an dernier au Grand Prix de l'Automobile-Club de France.

Quelques jours avant sa fin tragique, il nous avait confié ses espoirs pour le Grand Prix de cette année... Et la mort brutale l'a pris au moment où, libéré du service militaire, il allait pouvoir consacrer à ce sport automobile qu'il aimait tant, les précieuses qualités d'énergie et de vaillance que tous admiraient en lui.

* * *

La saison des grandes épreuves européennes commence en ce mois de juin avec la Coupe de l'Empereur qui se dispute sur le circuit du Taunus.

Ensuite au début de juillet, le Grand Prix de l'Automobile-Club de France sera le grand critérium des voitures de course sur le circuit de Dieppe.

Au mois d'août, nous aurons le Critérium de France, un concours d'endurance qui se terminera par une course de vitesse sur le circuit de Trouville. Le marquis de Dion a été le promoteur de cet event automobile qui mettra aux prises nos meilleures voitures de tourisme, c'est dire le succès qui lui est d'ores et déjà assuré.

CH. A. BERTRAND